

AU TEMPS DES FOLIES
UN SIÈCLE NORMALIENNES
DE CHANSONS 1850 / 1950



PRESSES DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Au temps des Folies normaliennes

un siècle de chansons

1850 - 1950

recueillies, présentées et annotées

par

Laurent Bury

PRESSES DE L'ECOLE NORMALE SUPERIEURE

45, rue d'Ulm - Paris

1994

© Presses de l'Ecole normale supérieure - Paris, 1994
ISBN 2-7288-0197-5



Noms et spécialités de Messieurs les Orchestres

M. Berger	à l'envir.
Burst	Flûte
Lamblay	Choriste
Duchêne	Flûte
Tanne	Choriste
Mazy	Choriste
Gonord	Choriste
Marmont	Batte
Berthignac	Corps de parade
Sengyne	Figurant
Perrault	triangle
Beudi	piano
Dominie	marimba
Cuvillier	trompette
Bonaparte	aubâtier
Solomon	choriste
Menachal	flugelhorn

Moun	Guignaut
Guingaut	Hubert
Hubert	Brion
Brion	Guérin
Guérin	Duvivier
Duvivier	Mandé
Mandé	Blondin
Blondin	Belinde
Belinde	Méjini
Méjini	Omer
Omer	Notredame
Notredame	Thivier
Thivier	Aubertine
Aubertine	Mme Duvivier
Mme Duvivier	Glocken

Chapeau Chien	fauillet
fauillet	Janotard
Janotard	Tener
Tener	Pygmalion
Pygmalion	souffre
souffre	griffon à la caisse
griffon à la caisse	accordéon
accordéon	ophélie
ophélie	Gombol
Gombol	brûche-brûche
brûche-brûche	volez en avion
volez en avion	Sister
Sister	figurante
figurante	Walter



SOMMAIRE

*Les chansons enregistrées sur la cassette jointe
sont suivies d'un astérisque*

Introduction	11
Le vieux morpion	13
Poème des Conscrits*	14
Couplets de Gœlzer	17
Poème des Carrés et des Cubes	18
Le deux décembre	20
L'évêque de Marseille	21
Boulanger et les Cubes	23
Tribulations d'un gnouf	24
Couplets du Clou*	26
Les chauvineries de Colbert*	27
Mazarinades	29
Les petits papiers d'un homme de lettres	30
Le baiser	31
Histoire vraie*	33
Crédits du centenaire*	35
Une revue officielle*	37
Le petit normalien*	39
Youp-youp*	41
Le youp-youp de Lanson	43
Les lamentations de Dupuy	44
Couplets de Herr*	46
Chanson du Clou	48
L'interne national*	50
Au cours de Monsieur Gallois	51
Couplets de Taine	52
Chanson de Bergson*	53

Finances de Lanson*	54
Chanson de de Messières	56
Chanson du Pot	58
L'École fait ses adieux au citoyen	
Marcel Déat	60
Notre Gustave*	62
Regrets de Meuvret*	64
Chanson de M ^{lle} Jacotin*	67
Complainte du capitaine Cambusat	68
Ah ! les beaux jours de l'école*	70
Dion et Thomas	72
Chanson du bal*	74
Ménagez-la	77
Chanson de Simone Weil :	
- moi, si j'étais demoiselle	80
- Simona	81
Je dis ça	82
Chanson de Bouglé	85
La chanson des khanulars	86
Les quatres Sévriennes*	88
Tout va très bien*	90
Chanson de Pauphilet	92
Portrait de l'Archicube	94
Edouard Herriot de Janeiro	96

En page IV de couverture :
*Futurs grands hommes**

REMERCIEMENTS

Je dois d'abord remercier tous les Archicubes qui, par leurs dons et prêts divers, ont rendu ce travail possible, et surtout M. Dominique Schiltz, dont les recherches, entreprises il y a une vingtaine d'années, ont considérablement enrichi le corpus disponible.

Je remercie également tout le personnel de la bibliothèque de l'Ecole, qui m'a régulièrement aidé dans mes travaux, notamment pour l'informatisation du catalogue des chansons normaliennes.

Je remercie Madame Fuzellier, qui a très aimablement accepté de me chanter au téléphone la Chanson du Bal, écrite par son mari ; sans son aide, la mélodie m'en serait restée introuvable.

Je remercie aussi, pour leur collaboration musicale, Mlle Lorent, caïmane de musicologie, et Mme Mureau, de la bibliothèque de Jourdan.

Enfin, je remercie pour leur soutien mes parents, ces héros au sourire si doux.



23 April 1895

INTRODUCTION

En 1984, dans une brochure intitulée «Inventer le dramaturge ; le théâtre universitaire à l'Ecole normale supérieure», Christophe Deshoulières (promotion 1981) écrivait, retraçant l'histoire des spectacles normaliens :

Pour ceux que la haute époque de l'esprit potache intéresserait, signalons qu'il n'existe pas encore de côté réservée à notre théâtre à la bibliothèque de l'Ecole ; par contre, des documents divers existent dans les fonds privés légués à la bibliothèque, et en plus des livres de souvenirs des archicubes, le *Bulletin des Amis de l'Ecole* est une véritable mine d'informations ; peut-être un jour, un «nouvel historien», faisant l'histoire de «l'esprit gaulois» depuis un siècle, se penchera-t-il sur ces mirlitonades.

En cette année de bicentenaire, le moment est venu de relever ce défi et, sans pour autant prétendre se rattacher à la «nouvelle histoire», de s'intéresser aux revues de notre Ecole, qui étaient jadis, malgré ou plutôt grâce à leurs gauloiseries et leurs vers de mirliton, un événement attendu de tous, où le génie potache s'exprimait librement.

Le rideau se lève. On a répété la pièce ou plutôt les deux premiers actes ; il est de tradition que le troisième marche tout seul en vertu de la vitesse acquise. Les normaliens trouvent sans doute que la vie n'est pas chose si grave qu'il faille prendre au sérieux le théâtre, son image. Ou peut-être appliquent-ils naturellement la loi du moindre effort. C'est à qui, parmi les acteurs, modestes autant que leurs confrères sont vaniteux, ne tiendra pas les rôles principaux : s'ils apprenaient seulement les secondaires. Mais ils connaissent leur public ; les jeux de scène ne sont pas réglés. On entre quand on veut, sûr d'être toujours le bienvenu ; et l'on sort quand on ne sait plus que dire (René Wahl, promotion 1892, cité par Alain Peyrefitte dans *Rue d'Ulm*).

C'est à l'aspect musical des revues que se consacre ce recueil, dans lequel on trouvera quelques-unes des cinq cents chansons normaliennes actuellement répertoriées. Pour mieux expliquer encore la nature de ces revues, je cède la place à Edouard Herriot, promotion 1891, qui prit le costume de Ferdinand Brunetière pour prononcer le discours suivant, lors de la revue du 21 décembre 1892, intitulée «l'Année Philologique».

... Otez de cette revue les ballets qui ne sont qu'une façon d'exciter la volupté de nos sens, ôtez les chansons, puisqu'aussi bien j'ai déjà dit ce que je pensais de ce genre de littérature et d'une chanson comme «Estelle, tu perds ta flanelle» ou «Ma gigolette, elle est perdue» ou «J've suis pas fâché de lui avoir dit ça», ôtez les décors sur lesquels je n'aurais rien à dire ayant eu plusieurs fois et à maintes reprises l'occasion de montrer comment la peinture, religieuse d'abord, s'était transformée en peinture mythologique, puis en peinture d'histoire, puis en peinture de natures mortes, ce qui la conduisait tout droit comme vous voyez à la peinture de décors, bien qu'il me serait facile en somme de montrer que MM. Ribe et Chaperon procèdent logiquement de Michel-Ange et de Botticelli ; ôtez la musique, cette musique de Revue si curieuse, si originale, je dirais même si paradoxalement, qui emprunte ses éléments au «Sigurd» d'Offenbach et à la «Vie Parisienne» de M. Ambroise Thomas ; ôtez les obscénités, ces obscénités dont on ne peut pas dire qu'elles sont l'apanage des Revues puisqu'aussi bien elles sont le principal élément de telle pièce comme «Les galanteries du duc d'Ossonne» du Besançonnais Mairet, et que la nature des plaisanteries n'est point changée, dont se conjouissaient déjà nos grands-pères, voire nos grands-mères ; mettez enfin de côté le dialogue et le style, le style surtout, tantôt discret et élégant, tantôt fait de verve précieuse et d'énormité bouffonne, - il ne vous restera plus que les éléments primordiaux organiques et constitutifs de la Revue, et si j'ose à ce propos me servir d'une expression vulgaire, il ne nous en restera plus que la carcasse.

... Le jour où le genre Revue mourra, les morceaux encore en seront bons car ils subiront la fatalité de cette loi qui veut comme le dit un texte célèbre «que rien ne se perde dans la nature où tout est bon».

LE VIEUX MORPION

vers 1850

Sur les débris d'une motte princièrē
Dont la vérole emportait les lambeaux,
Un vieux morpion, quatre fois centenaire,
A ses enfants disait ses derniers mots.
Il leur disait : «Je vais quitter la vie,
Un cul royal est à vous, mes enfants,

Refrain

Dieu réunit, dans sa philosophie,
Dieu réunit les petits et les grands.

J'ai vu le jour sur le vit d'un sauvage
Qui du soleil se disait rejeton.
Je suis venu de ce lointain rivage
Sur le pénis de Christophe Colomb.
Quand il donnait un monde à sa patrie
Je la dotaïs de nouveaux habitants.

A Friedland, au St Gothard, à Rome,
Partout enfin où le poussa le sort,
J'ai poursuivi le membre du grand homme ;
Quand il n'est plus, moi seul je vis encore !
Du haut d'un poil qu'agitait l'agonie
J'ai vu mourir le roi des conquérants.

Depuis bientôt plus de trois cents années
J'ai vu les culs de bien des potentats.
J'ai vu bander des pines couronnées,
J'ai vu des cons d'où sortaient des prélates !
Plus d'un Saint Père en sa couille bénie
Sentit grouiller mes arpions triomphants».

Le vieux morpion voulait parler encore,
Il ne le put, la motte se glaça.
Un froid mortel envahit tous ses pores
Et tout à coup le morpion trépassa.
Mais en mourant de sa voix affaiblie
Il répétait encore à ses enfants :

«Dieu réunit dans sa philosophie
Dieu réunit les petits et les grands».



Edmond About

Le Vieux Morpion
est la plus ancienne
chanson normalienne
connue.

Le texte en fut écrit
par Edmond About
(promotion 1848),
romancier, auteur
de *L'homme à l'oreille
cassée*, et membre de
l'Académie Française.

On chante encore
Le vieux morpion
dans certaines
khâgnes.

POÈME DES CONSCRITS*

1869

Si le terme de Conscrits s'applique encore aux élèves de première année, les noms de Carrés et de Cubes sont tombés en désuétude pour les normaliens de 2^e et 3^e années (La khâgne a récupéré ces dénominations).

Le texte de cette chanson fut écrit par Jules Lefebvre (promotion 1867), sur la musique de la *Complainte de Fualdès*. Fualdès, magistrat de Rodez, fut assassiné en 1822, et l'on composa quelques temps après ce qui allait devenir l'un des grands succès populaires du XIX^e siècle, objet de nombreuses parodies, et source inépuisable de couplets normaliens.



14

L'Ecole normale est une serre
Dont les Cubes sont les fruits ;
Les Carrés, leurs dignes amis,
En sont la fleur printanière,
Et les Conscrits, le fumier
Dont l'jardin doit s'engraisser.

Si pour le prix d'ineptie
Des concours étaient ouverts
Combien d'animaux divers
Se mettraient de la partie !
Mais ce seraient les Conscrits
Qui remporteraient le premier prix.

Un jour si l'envie vous tente
De voir des oies, des dindons,
Ou même des cornichons,
Allez au Jardin des Plantes ;
Mais il faut venir ici
Si l'on veut voir les Conscrits.

Une honnête Catalane
Dont le sort doit nous toucher
L'autre jour vient d'accoucher
D'un enfant aux oreilles d'âne
Parce qu'en venant à Paris
Elle avait vu les Conscrits.

Si jamais querelle futile
Venait à naître en ces lieux,
Le Cube au Conscrit grincheux
S'abstiendrait d'flanquer une pile
Car toujours les Cubes sauront
Respecter la loi Grammont¹.

1. Loi de protection des animaux.

*Les chansons enregistrées
sur la cassette jointe
sont suivies d'un astérisque*

Les Cubes qui par leur âge
Des Conscrits sont les aînés
Ont reçu quand ils sont nés
Tant de génie en partage
Qu'il n'est plus resté d'esprit
Pour les malheureux Conscrits.

Quand les Cubes quittent l'Ecole
On l'empêche de périr
Par des Conscrits qu'on fait venir
Et ce nouveau Capitole
Aujourd'hui comme jadis
Est sauvé par des Conscrits.

Un très grand savant, bien digne
De notre admiration,
Dit que l'homme par transformation
Descend du singe en droite ligne.
Le même savant dit aussi
Que le Cube vient du Conscrit.

Pour la France ou pour leur dame
S'il fallait périr ici,
Les Cubes, ls Carrés aussi,
Sans tristesse rendraient l'âme
Mais jamais aucun Conscrit
Ne pourrait rendre l'esprit

Un des plus graves chapitres
Qu'au Conscrit je dois recommander
C'est de ne jamais demander
Qu'on lui serve une douzaine d'huîtres
Car, sans être superstitieux,
Treize à table, c'est pernicieux.

Le fléau de la trichine
A fait des ravages partout ;
Il en a causé surtout
Chez la pauvre race porcine.
O mon Dieu, je t'en supplie,
Préservez-en les Conscrits.



Le Poème des Conscrits fut interprété chaque année lors du «Khanular», cérémonie de bizutage, jusqu'à la fin des années 1950. Plusieurs suites furent écrites, la plus célèbre restant celle de Goelzer (promotion 1874), où l'auteur confronte son camarade de promotion Izoulet et Numa-Denys Fustel de Coulanges, directeur de 1880 à 1883.



La palme universitaire
Est la marque du Normalien
Mais le Conscrit sait fort bien
Que de cet insigne, il n'a que faire :
Car son air idiot suffit
Pour montrer que c'est un Conscrit.

Le Conscrit, quoique imbécile,
A l'Ecole est arrivé ;
C'est qu'Dieu voulut confirmer
Cette parole de l'Evangile
Qui dans sa sagesse nous dit :
Heureux les pauvres d'esprit.

Dans le professorat l'on trotte
Vers la fortune bien lentement.
Conscrit, ce n'est dans longtemps
Qu't'auras du foin dans tes bottes
Mais pour le manger, Conscrit,
Tu n'auras plus d'appétit.

Quand une femme est honnête
Son amant, c'est son mari.
Quand une femme se met à prix,
Son amant, c'est qui l'achète.
Quand une femme est abrutie
Son amant, c'est un Conscrit.

L'auteur de cette chansonnette
C'est Lefebvre, un bon garçon.
Nobles Cubes, par sa chanson
S'il vous paraît un peu bête
C'est que pour cause de maladie
Il resta deux ans Conscrit.



COUPLETS DE GOELZER

vers 1875

Monsieur Fustel de Coulanges
Dit un jour à Izoulet
Qui sous l'escalier se branlait :
«Votre conduite est étrange,
Pour vous masturber ainsi
Avez-vous des textes précis ?»

«Vos questions sont ridicules
Lui répondit Izoulet,
A défaut de textes complets
Nous avons des texticules !»
Et le grand historien
Lui répondit : «C'est fort bien».



Numa-Denys
Fustel de Coulanges

The musical score consists of four staves of music in common time, treble clef, with lyrics in French underneath each staff. The lyrics are:

E - cou - tez, — peu - ples — de Fran - ce, Du roya -
- au - me du Chi - li, — Peuples de Russie aus -
- si, Du cap de Bonne Es - pé - ran - ce Le mé -
- morable ac - ci - dent Dun cri - me très con - rit.
- sé - queut!

Complainte de Fualdès

POÈME DES CARRES ET DES CUBES

1908

Il fallut attendre
près de
quarante ans
pour que
les Conscrits
ripostent,
par la voix
de Paul Tuffrau
(promotion 1908),
avec ce texte
qui se chante
sur le même air.
Le texte reprend,
en les tournant
contre les 2^e
et 3^e années,
un certain nombre
de thèmes
du *Poème des Conscrits*.

Dans notre serre pleine de gloire
Nous allons nous promener.
Sur le poirier vieux de trois années
Nous verrons mûrir les poires;
Nous comptons sur les Carrés
Pour rajeunir l'espalier.

Un jour si l'envie vous tente
D'aller voir des chimpanzés
Il y en a au rez-de-chaussé
Mais c'est au Jardin des Plantes.
Ici c'est plus compliqué,
Les cages sont au premier.

Dans les concours de naissance
La Catalane peut montrer
L'enfant que les Conscrits lui ont fait :
Ca prouve qu'ils sont des puissances.
Les Cubes si souvent cités
Ne l'auraient fait qu'avorter.

Quand on songe que les femmes
Par les Conscrits tant prisées
Un jour seront exposées
Aux embrassements infâmes
De ces Cubes dégoûtant
J'aimerais mieux l'orang-outang.

Si jamais querelle notoire
Eclatait dans la maison,
Les Cubes, nouveaux Samsons,
Contre nous auraient la victoire
S'ils pensaient à décrocher
La mâchoire d'un Carré.

Les Cubes qui par leur âge
Des Conscrits sont les ainés
Par l'esprit sont leurs cadets
Ce qui fait qu'au lieu de stage
Ils retournent comme auditeurs
Aux cours des instituteurs.



Si la trichine pernicieuse
Inquiète tant les Conscrits
C'est que cette maladie
Est d'essence contagieuse
Et qu'les Cubes qui en sont rongés
Sont presque des agrégés.

L'amour rend par ses caresses
Les Conscrits pleinement heureux.
Quand un Cube est amoureux
Il a l'oeil sur sa maîtresse
Car dès qu'il la perd de vue
Il est sûr d'être cocu.

On va jouer la revue
Dont les Cubes font les frais
On y canule les Carrés
Ce qui prouve, chose attendue
Que les Conscrits, venus les derniers
Sont des perles dans du fumier.



LE DEUX DECEMBRE

vers 1870

La Révolution de 1848
enthousiasma
les Normaliens.
Cette année-là, lors du
concours d'entrée, les
élèves obligèrent les
candidats à crier
«Vive la République !»
Aussi ne fut-ce pas
sans déconvenue
qu'ils accueillirent
le coup d'état du
2 décembre 1851
par lequel
Louis-Napoléon
Bonaparte s'arrogeait
le pouvoir. Sous la
direction de Michelle,
directeur de 1850
à 1857, on tâcha
d'éliminer de l'Ecole
tout esprit séditieux,
notamment en
supprimant
l'agrégation de
philosophie.
C'est sur l'air de la
Complainte de Fualdès
que les Normaliens
perpétuèrent leur
indignation face à cet
événement.



Michelle

Ecoutez la triste histoire
Que racontent quelquefois
Les Archicubes d'autrefois,
Gardez-en bien la mémoire.
Ils ont eu bien des malheurs
C'est ce qui fait leur splendeur.

Avant l'coup du 2 décembre
Ils vivaient paisiblement
Sans souci du règlement :
Ils faisaient du thé dans leurs chambres
Et quant à leurs examens,
Ils y songeaient le lend'main.

Un monarque illégitime
Et plein de perversité
Rabiota leurs libertés;
Il n'aura pas votre estime
Vous voulez savoir son nom ?
C'était c'con d'Napoléon.

Cet empereur sans principes
Défendit d'rire les journaux.
On doit s'cacher aux goguenots
Pour pouvoir fumer sa pipe.
Tout, tout, tout fut défendu
Même d'avoir du poil au cul.

La Némésis éternelle,
La Némésis de Tournier
Mit ce tyran au panier
Avec l'directeur Michelle
Qui s'était fait l'souteneur
De ce sinistre empereur.

Si l'on voulait entreprendre
Un jour encore d'attenter
A nos droits et libertés,
Jurons tous pour les défendre
D'rester à jamais unis,
Cubes, Carrés et Conscrits.

L'EVEQUE DE MARSEILLE

1877

Monsieur l'évêque de Marseille
Est un prélat fort paillard.
Le pape a bénii son dard :
La faveur est sans pareille,
Car les papes les plus cochons
N'ont jamais bénii qu'des cons.

Laissez, dit ce pieux évêque,
V'nir à moi les p'tits enfants.
Quand elles voudront, leurs mamans
Pourront aussi v'nir avecque.
Tous sont appelés, tous élus,
L'Eglise admet tous les culs.

Toutes les femmes pour cet apôtre
Sont un vrai mur mitoyen.
Le côté ne lui fait rien
Quand l'un est pris, il prend l'autre,
Si bien que sur ce terrain
Tous les hommes sont ses voisins.

En arrivant à Marseille
A peine au sortir du train,
Il demande au sacristain
En lui parlant à l'oreille
«Dans quel quartier d'la ville sont
Les putains et les boxons».

Ne commettons point de bourdes
Que dit l'autre, Monseigneur.
Bien vite arrive un malheur.
Munissez-vous d'eau de Lourdes :
Quand on a baisé, c'est bon
Pour servir d'injection.

Dans son *Livre d'Or de l'E.N.S.*,
Pierre Jeannin écrit :
«en 1877 on chanta
une chanson
fort grossière
sur l'entrée
à Marseille
d'un prélat
qui avait défrayé
la chronique.

Le Livre des Cubes,
manuscrit sans doute
postérieur, a conservé
parmi bien d'autres
ce texte qui brave
l'honnêteté» (p. 86).

Pour permettre
au lecteur de juger,
voir le texte
de cette chanson,
sur l'air
de la *Complainte
de Fualdès*,
une fois de plus.
L'auteur en serait
Paul Dupuy
(Promotion 1876 ;
voir la chanson
*Les lamentations
de Dupuy*)



Paul Dupuy

Craignant anguille sous fesses,
Il choisit un con bon teint,
Et du soir jusqu'au matin
Il vous dit treize grand'messes.
La putain criait de peur :
C'est la verge du Seigneur.

Mais hélas, quel coup nous frappe !
Le membre le plus sacré
D'Monseigneur est vérolé.
Lui qu'avait bénit le pape !
C'est qu'en venant à Paris,
Il pédéra des Conscrits.



BOULANGER ET LES CUBES

1888

On parlera de leur gloire
A l'Ecole bien longtemps;
Les turnes, dans cinquante ans,
Ne sauront pas d'autre histoire.
Lors on verra les hypos
S'approcher de l'Archicube
Pour écouter ses topos,
Timides, soulevant leurs tubes.
Ils sont bien vieux aujourd'hui,
Pourtant le Gnouf les vénère
 Oui, les vénère.
Ah ! parlez-nous d'eux, grand-père,
 Parlez-nous de lui.

Mes enfants, dans cette Ecole,
Suivi d'Bonvoust, il passa,
Voilà bien longtemps de ça.
Ne croyez pas que je rigole.
Une année avant le bal,
Un soir d'concert et d'musique,
On vit venir le Général.
Chez le Clou devant le Cacique
Malgré moi je l'admirai
Pourtant je ne l'aimais guère.
 Il me dit : «bonsoir Carré».
Il vous a parlé, grand-père,
 Il vous a parlé.

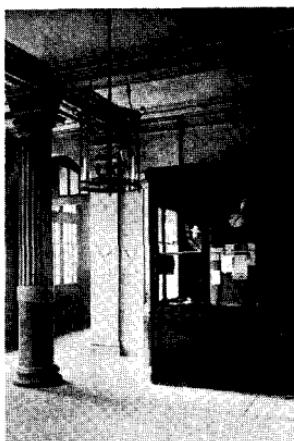
L'an d'après, la République
Fut en proie à Boulanger.
Dans la rue bravant l'danger
Les Cubes étaient héroïques.
Ils allèrent trouver Joffrin,
Socialiste, mais brave homme.
«A Boulange, faut mettre un frein
On n'regarde pas à la somme.
Pour ton journal v'là trente francs,
Et qu'on l'pende aux réverbères,
 Aux réverbères».
On donna trente francs, grand-père,
 On donna trente francs.

C'est le général Boulanger
 qui fit organiser
les exercices militaires
à l'Ecole vers le milieu
des années 1880.
Les Normaliens avaient
jusqu'alors vécu
béatement, exemptés
de tout service
envers la nation.
L'instructeur en chef
était le capitaine adjudant-
major Bonvoust,
 dont le nom devint
synonyme de militaire
dans le jargon de l'Ecole.
Cette chanson se chante
 sur l'air
Les souvenirs du Peuple
 de Béranger.
On appelait «gnouf» ou
«gnouffard» (diminutif de
«pignouf»), tout élève
de première année,
 admis à l'Ecole
mais n'ayant pas encore
subi le khanular, au terme
duquel il devenait
«Conscrit». Le «Clou»
était le directeur, surnom
attribué à
Fustel de Coulanges,
sans doute à cause
de sa grande
maigreur.



TRIBULATIONS D'UN GNOUF vers 1890

Où l'on apprend
comment le concours
fut créé, et comment
le premier Cacique
arriva à Paris.
En débarquant,
de sa province, le
jeune candidat
rencontre d'abord
Labaru,
gardien de vestibule
à partir de 1860,
et concierge
de l'Ecole
de 1893 à 1899,
puis Colbert,
enfermé dans
l'Aquarium,
cage de verre
qui donne son nom
au vestibule.



Il arriva que le Ministre
Des Beaux-Arts et de l'Instruction
Tonton, tonton, tontaine, tonton
Accoucha d'une idée sinistre
Et la mit en exécution
Tonton, tontaine, tonton.

Il chercha dans toute la France
De Lille à Tours, d'Aix à Toulon,
De la Bretagne à la Provence,
Les individus les plus cons.

Mais il y eut plus de demandes
Que de places dans la promotion.
Le ministre forma la bande
Des cinquante plus forts en version.

Dans le nombre était un potache
qui n'avait pas de poil au menton.
Il avait autant de moustache
dans la main que sous le piton.

Un jour il quitta sa province,
Le coeur tout rempli d'émotion,
Non sans avoir serré la pince
Des professeurs et des patrons.

On le mit en grande vitesse
Dans une boîte de carton.
Un employé avec adresse
Le déposa dans un fourgon.

Un facteur plein de bienveillance
Dans un sapin le mit, dit-on,
Le confiant à la vigilance
Et aux soins de l'automédon.

Celui-ci le lâcha sur le Boul'miche
A la hauteur du Panthéon.
Le gnouf qu'était bête comme un caniche
Y resta douze heures de planton.

Un passant à l'âme sensible
Le voyant dans cette position
Eut pitié de sa gueule pénible
Et le prit pour un cornichon.

Mais l'autre lui dit d'un air bête :
«J'ai perdu mon point de direction.
Vous seriez, ma foi, bien honnête
De me conduire à destination».

Le gnouf arriva sans encombre
Labaru était en faction
Au gnouf il dit d'un air très sombre :
«C'est moi qu'je r'présente l'astration».

Le gnouf pour lui piquer la lèche
Lui fit force salutations.
Et Labaru toujours revêche
Toucha sa casquette à galons.

A ce moment Colbert s'avance
Et l'prenant sous sa protection
Le mène aux salles de conférence
En lui promettant son piston.

Bref pendant toute une semaine
On l'abreua de tribulations.
En Rhombo il n'eut pas de veine
Il sécha sur toutes les questions.

A l'examen de philosophie
Il eut le théorème de Platon.
Il brilla de même en chimie
Sur la théorie des bétons.

Des gnoufs il fut nommé Cacique
Car il en était le plus con.
Ca fait qu'il sera le domestique
L'an prochain de sa promotion.



Le Cacique était autrefois chargé d'organiser les divertissements de sa promotion.

COUPLETS DU CLOU*

1892

Georges Perrot
(promotion 1852)
détient le record
de longévité
en tant que directeur.
Il mérita, pendant
ses années à la tête
de l'Ecole
de 1883 à 1904,
le surnom de
Polygaffe.
Les caricatures
le représentent
les pieds
dans un vaste plat,
et l'expression
«faire un perrot»
supplanta rapidement
«faire une gaffe».
Sur l'air de
A Saint-Lazare
d'Aristide Bruant.



Georges Perrot

Il fait nuit : j'n'y vois pas assez
Aussi j'trébuche.
Pourtant j'me suis jamais cassé,
J'suis pas une cruche.
J'ai toujours mon appartement
Mais ça m'étonne
Car j'ai beaucoup d'ennuis maintenant
A la Sorbonne.

Si l'on fait du chahut au pot
Vite j'me cache
Et j'écris à tous les journaux
Pour pas qu'on le sache.
Pourtant tout l'monde le sait l'lendemain,
Moi ça m'étonne.
Mais je suis sûr qu'on n'en sait rien
A la Sorbonne.

J'ai des zouaves qui m'apportent d'Alger
Des moeurs infâmes.
Ils ont appris à chaparder,
A se passer de femmes.
Des Normaliens à Biribi !
Moi ça m'étonne
Qu'ils aillent chercher Mam'zelle Bibi
A la Sorbonne.

On m'appelle Polygaphe : pourquoi ?
Ca m'fait sourire.
C'est plutôt Polyphème, je crois
Qu'on pourrait dire.
On m'nomme aussi le Clou, j'sais bien,
Mais ça m'étonne
Car j'n'ai pas encore rivé le sien
A la Sorbonne.

LES CHAUVINERIES DE COLBERT*

Mam'zelle Gnouf, écoutez-moi donc,
Nous n'recevons pas d'jeune fille à l'Ecole.
Mam'zelle Gnouf, écoutez-moi donc,
Vous allez me faire perdre ma position.

Non, Colbert, je n'veux écoute pas,
Je suis normalienne et j'suis pas trop gnolle.
Non, Colbert, je n'veux écoute pas,
Les filles ça n'a donc pour vous plus d'appâts.

Mam'zelle Gnouf, écoutez-moi donc,
Mam'Frapouille n'blanchit pas de crinolines.
Mam'zelle Gnouf, écoutez-moi donc,
Tous les gnuofs ici portent des pantalons.

Non, Colbert, je n'veux écoute pas,
Vous m'faites coulonchier¹, je vous enquiquine,
Non, Colbert, je n'veux écoute pas,
Et j'm'en vais faire un procès à l'Etat.

Mam'zelle Gnouf, écoutez-moi donc,
Personne ne voudra plaider votre cause.
Mam'zelle Gnouf, écoutez-moi donc,
Je ne peux pas vous prendre sous ma protection.

Non, Colbert, je n'veux écoute pas,
J'suis docteur en droit et en bien d'aut'chose.
Non, Colbert, je n'veux écoute pas,
Pour plaider ma cause j'ai Dieu... et mon drap.

Mam'zelle Gnouf, allez-vous en donc,
On n'me séduit pas, j'suis incorruptible.
Mam'zelle Gnouf, allez-vous en donc....
Je n'veux prendrai rien, c'est hors d'mes fonctions.



La Coulonche

En 1892, à quoi pensent les Normaliens ? Aux femmes. Pour remédier à la dramatique absence entre leurs murs de tout individu du beau sexe n'ayant pas encore atteint l'âge canonique, une chanson fut écrite dans laquelle «on supposait que Mlle Chauvin, alors licenciée es-lettres et docteur en droit, s'était fait recevoir à l'Ecole sous un déguisement et venait réclamer sa place.

1. Cette expression vient probablement du nom du professeur La Coulonche (voir la chanson *Les petits papiers d'un homme de lettres*).

C'est devenu la réalité en 1906», comme l'indique le commentaire joint à la chanson par son auteur. L'original, *Mademoiselle, écoutez-moi donc*, écrit par Aristide Bruant, relate les avances d'un vieillard auprès d'une jeune femme rebelle qui finit par lui envoyer une giffle, ici remplacée par un exemplaire de la monumentale *Histoire de l'Art* que rédigeait le directeur Perrot à ses moments perdus. Pour le terme «gnouf», voir *Boulanger et les Cubes*. Pour Labaru et Colbert, voir *Tribulations d'un gnouf*.

Non, Colbert, je n'm'en irai pas,
Il m'reste Labaru, qu'est bien plus sensible.
Non, Colbert, je n'm'en irai pas,
Et je serai marquise de Labarucias.

Mam'zelle Gnouf, allez-vous en donc,
J'veux assurer vraiment, c't'insistance me gêne,
Mam'zelle Gnouf, allez-vous en donc...

(Il reçoit un énorme volume lancé à la volée, le regarde, et piteusement)

Une *Histoire de l'Art* achetée d'occasion !



Mlle Rouvière, 1^{re} normalienne, promotion 1901 S

MAZARINADES

1892

Quelques écrivains de génie,
Beaucoup d'autres qui n'en ont pas,
Sont élus de l'Académie,
Quand il sont devenus gagas.
Si l'un meurt, pour avoir sa place,
Il faut longtemps lécher le seuil ;
C'est le plus gâteux qu'on ramasse
Pour le rouler dans un fauteuil.

Refrain

Léchez gaîment, langues agiles,
Et l'Institut vous est ouvert.
Soyez sages, soyez dociles,
Et vous aurez votre habit vert.
Léchez gaîment, langues agiles,
Léchez, l'esprit
Plein d'un beau rêve,
Léchez sans trève,
Léchez sans bruit.

Ils portent bas leur tête molle
Ils ont l'air grave et décati ;
Pourquoi ne dore-t-on pas la coupole
des Invalides du Quai Conti ?
Pour qu'ils jacassent à leur aise,
On les habille en perroquets.
Avec leurs œuvres, que l'on... pèse
Ils s'en vont pourrir sur les quais.

Couplets chantés
par Lapruné-Aulait
et Burnelonche,
pseudonymes
des professeurs
Léon Ollé-Lapruné
(promotion 1858)
et Alfred de la
Coulonche
(promotion 1847).

Pour plus
de renseignements
sur ces deux
personnages,
voir les
deux chansons
suivantes.

Ce texte
se chantait sur
«l'air des
Brésiliennes».



LES PETITS PAPIERS D'UN HOMME DE LETTRES 1892

La Coulonche était professeur de littérature française depuis 1867. Ses cours, qu'il lisait sur de petits papiers, distillaient un ennui profond. En 1893, les Conscrits, moins patients que leurs prédecesseurs, lui firent un chahut monumental. On les renvoya pour quinze jours, et ils eurent l'ordre de présenter individuellement, par courrier, leurs excuses à leur malheureux professeur, qui démissionna peu après. Les paroles suivantes se chantent sur l'air de «Funiculi, Funicula»



Notre Ecole doit être, mes bons amis,
A mon avis - A son avis
Un séminaire laïque, un séminaire,
Mieux ou plutôt - Mieux ou plutôt
Qui a dit quoi sur cette grave affaire ?
Je ne sais plus - Il ne sait plus.
Hélas ! j'ai perdu mes papiers que faire ?
Ils sont perdus ! Ils sont perdus !

Refrain

Pourquoi toujours faire les cent pas ?
Ce bon fauteuil, vois-tu, te tend les bras.
Mon bon ami, métoncula
Métonculi, métoncula
Ah! mon bon ami ! métonculi, métoncula !

Ce vers peint Rodrigue : il est d'Attila.
Est-ce bien ça ? Ce n'est pas ça.
Ou plutôt c'est le meilleur dans le pire ;
Vous voyez bien - Je ne vois rien.
Iago, Scapin d'un Othello jaloux ;
Je voulais dire - Il voulait dire
Devinez-vous ce que je voulais dire ?
Je deviens fou - Il devient fou.

Messieurs, il faut que vous me retrouviez
Mes p'tits papiers - Ses p'tits papiers.
Car sans eux s'il fallait que j'improvise
Je ne dirais - Il ne dirait
Messieurs, que croyez-vous que je vous dise ?
Je ne dirais - Il ne dirait
Probablement, messieurs, que des bêtises
Donc je me tais - Donc il se tait.

LE BAISER,

cours professé par M. Tollé-Laburne

1893

Oui, notre siècle est dans la fange
Et j'ai fait voeu de l'en tirer ;
Je serai pour lui le bon Ange,
J'lui dirai comme il faut aimer.
Là dessus, en vue de la licence
A mes élèves je fis dernièrement
Un cours qui montre avec décence
Comme on peut baisser chastement.

Messieurs, leur disais-je d'une voix douce,
Baiser n'est pas ce que vous pensez :
Consultez la-dessus Larousse,
Page 69, article «Baisers»,
Allez à la bibliothèque,
Feuilletiez le dictionnaire allemand
Ou la lexicographie grecque
Pour voir comme on baise chastement.

Baiser n'est en somme que le symbole
De l'amour platonique et profond
Et - pour parler sans parabole -
C'est d'abord une érection,
Erection de l'âme qui s'élève,
Appétition de l'amant
Gonflé d'espérance et de sève
Et qui veut baisser chastement.

Très doucement les lèvres s'entr'ouvrent
Pour resserrer le divin noeud
Des célestes amours qui couvent
Et dont on va lâcher l'aveu.
C'est une confusion frémisante,
Un insensible glissement,
Une pénétration lente.
Ainsi l'on baise chastement.

Philosophe chrétien,
Léon Ollé-Laprune
fut professeur
de philosophie
à l'Ecole
de 1875 à 1898.
Ainsi donc des plus
hauts sommets
de sa pensée
métaphysique
jusqu'aux infimes
inventions
de son zèle pieux,
la philosophie
inspirait tout, réglait
tout, relevait tout»
(notice biographique,
*Bulletin de l'Association
des Anciens Elèves*, 1899).

Ici, sa grande piété
s'emploie à dégoûter
les Normaliens
de leur vie de débauche.
Ce texte se chantait
sur l'air de
*On ne voyait pas
encore la lune.*



Mais bientôt la chaleur augmente :
O céleste diffusion !
L'amant se fond avec l'amante,
L'amour devient transfusion ...
On verse jusqu'à la dernière goutte
Le doux nectar d'un cœur aimant ;
C'est ainsi que, si l'on m'écoute,
On pourra baiser chastement.

Hélas ! malgré l'onction sainte,
Le miel de mes discours pieux,
On ne m'a pas voulu dans l'enceinte
De l'Institut, cénacle des Dieux.
En me voyant, les vieux de l'Assemblée
Crièrent : Tollé ! vigoureusement.
Ils ont élu l'antique Fouillée
Et je me fouille tristement ...



HISTOIRE VRAIE*

1895

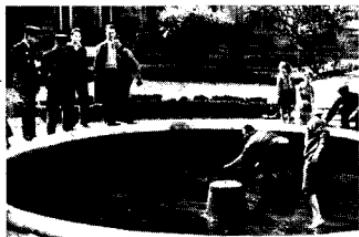
Une nuit les Conscrits littéraires
S'reveillèrent, humides et tremblants.
C'n'était pas une bien grosse affaire :
Il pleuvait sur eux, simplement.
Ils coururent jusqu'à perdre haleine
Raconter c'funeste incident.
On leur dit : «N'soyez pas en peine :
Nous verrons... dans un p'tit moment».

L'surlendemain il pleuvait encore.
Les Conscrits n'trouvèrent pas ça bien.
Ils allèrent gémir dès l'aurore :
On promit que ça n'serait rien.
Les jours fuirent, et puis les semaines
Il pleuvait - désespérément.
On leur dit : «N'soyez pas en peine :
Ca changera quand il fera beau temps».

Mais la pluie s'changeait en déluge,
Dans l'dortoir coulait un ruisseau.
Pour faire face à tout ce grabuge,
On mit sous la gouttière un seau.
O surprise, cette tactique fut vaine !
Tout de suite, le seau déborda ...
On leur dit : «N'soyez pas en peine :
A la fin, tout ça s'arrangera».

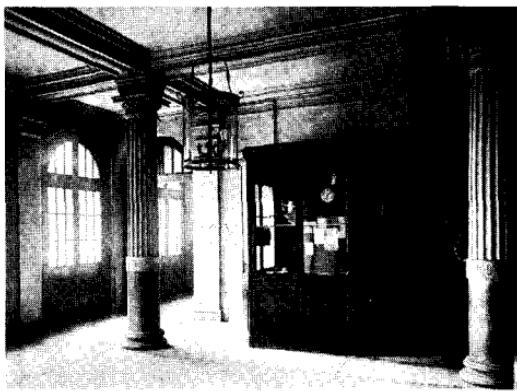
Un beau jour, les Conscrits s'fachèrent
Et parlèrent d'chercher un maçon.
On leur dit, «C'est pas votre affaire,
Ça n'concerne nullement la maison.
Nous sommes à l'Instruction Publique
Ça regarde les Bâtiments civils¹ ;
Touchez pas à la République,
Brouillez pas ses rouages subtils».

1895 : l'Ecole est centenaire.
Les bâtiments, eux, ont à peine dépassé la cinquantaine mais déjà leur délabrement fait tout le charme de notre glorieuse institution, comme l'avait compris l'administration. Echafaudages pittoresques et consolidations diverses continueront longtemps d'orner les murs. Cette «histoire vraie» fut écrite - vraisemblablement par des scientifiques de 2^e ou 3^e année - sur la musique du *Pendu*, chanson de Maurice Mac-Nab. Elle offre une 1'explication du surnom d'aquarium donné au vestibule de l'Ecole.



De peur d'fausser cette horlogerie,
On remit jusqu'au plein été.
Pendant c'temps, un soir, sous la pluie
Ils moururent tous d'humidité.
On changea deux fois d'ministère
Et la chose en demeura là.
On a bien d'autres choses à faire
Quand on mène le char de l'Etat !

En été, quand vint l'Econome,
Les Conscrits étaient bien changés,
O malheur ! car pendant leur somme
Les poissons les avaient mangés.
L'Econome, plein d'une joie brève,
S'écria : «Prévenez l'Muséum !
Je vois luire l'aube de mes rêves
Car l'Ecole a son aquarium».



CREDITS DU CENTENAIRE*

1895

Dès qu'on parla du Centenaire
Tous les Archicubes en choeur
S'écrièrent : «Nous allons faire
Une belle petite fête d'intérieur.
Les élèves s'donneront la peine,
Nous, nous fournirons l'argent ;
Pour les tenir en haleine,
Votons leur cinquante mille francs».

Les élèves se mirent à l'ouvrage,
Rédigèrent cent trois projets,
Noircirent plusieurs milliers de pages,
Sans dépasser leur budget.
Les Archicubes applaudirent,
Et prouvant leur contentement,
Affectueusement répondirent :
«Nous n'donnons plus qu'trente mille francs»

Le bal disparut des programmes
On ne pouvait trop dépenser ;
Et puis quand il y a des femmes,
Est-ce bien la peine de danser ?
Les Archicubes, tous hommes d'âge,
Pensèrent : «Ca va mieux maintenant ;
Montrez-nous que vous êtes sages :
Contentez-vous d'vingt mille francs».

On renonce à la revue de l'Ecole ;
C'était par trop délicat
De vouloir prendre la parole
Sur des choses qu'on ne connaît pas.
Les Archicubes plus à l'aise
Diront «Vous êtes vraiment charmants ;
De vingt mille nous retranchons seize,
Il vous reste quatre bons mille francs».



Dédiée à l'Archicube
Levasseur
(promotion 1849),
président du
Comité des Fêtes
du Centenaire, cette
chanson explique la
répartition des tâches
entre élèves et
Archicubes dans
l'organisation des
festivités. La musique
en fut spécialement
composée par
F. Desgranges.

Dans une nouvelle séance
On condamne toutes les chansons.
On n'aura même plus la chance
D'entendre l'hymne d'Apollon.
Les Archicubes en délice
Se frottèrent les mains en disant :
«On pourra peut-être encore rire
Avec un billet d'mille francs».

Il fallait être économe,
Le buffet disparut enfin.
Entre vieux amis, en somme,
On ne doit pas sentir la faim.
Mais les Archicubes pas bêtes
Dirent «On n'veus en d'mande pas tant,
Sans buffet y a pas d'belle fête,
Prenez vite vos cinquante francs».

Il ne restait rien sur l'affiche,
Rien, pas même un peu d'esprit.
Or on ne prête guère qu'aux riches ;
Nous n'pouvions y mettre le prix.
Mais les Archicubes sourirent,
Ils en fournirent gratuitement,
Et d'un petit air fin nous dirent :
«Ca vaut plus d'cinquante mille francs».



UNE REVUE OFFICIELLE*

1895

L'directeur m'dit un matin :
Vous voulez, pour le centenaire,
Faire une revue, c'est très bien ;
Vous avez une riche matière.
Pourtant ne parlez pas
trop d'vos professeurs ;
Car y aura leurs femmes,
leurs filles et leurs soeurs.
N'parlez pas non plus
de m'sieu l'Economie :
Après tout, n'est-ce pas,
c'est un très brave homme.

Refrain

Ces points exceptés,
en somme vous avez
Pas mal de jolis sujets à traiter !

Vous pouvez nous parler de tout,
Mais il viendra des jeunes filles ;
Faut un spectacle de bon goût,
Que l'on puisse voir en famille.
Pourtant n'allez pas
faire d'la morale, non ;
Ca ferait concurrence
à m'sieur Jules Simon¹.
N'parlez pas non plus
de notre Très Saint-Père,
Ca causerait d'la peine
à Monsieur Brunetièr².

Y aurait aussi du danger
A parler tout le temps d'notre vie ;
Nous aurons des étrangers,
Sauraient pas ce que ça signifie.
Pourtant n'parlez pas
des faits extérieurs ;
N'montrez pas ici c'qu'on peut voir ailleurs.
N'soyez pas banal... Pourtant n'faut pas faire
Quéqu'chose qui soit trop extraordinaire.

Même si elle a hélas
disparu de l'Ecole,
la Revue annuelle
permettait autrefois
aux Normaliens de
faire briller leurs
talents littéraires,
musicaux,
dramatiques
et vocaux.
Cette chanson
du Centenaire
est dédiée
à l'Archicube Perrot,
directeur de
1883 à 1904.
Sur l'air du
Petit Chaperon Rouge
de Plantade.



N'parlez pas du Parlement,
C'est dangereux, la politique ;
Faudrait pas imprudemment
M'brouiller avec la République.
N'parlez pas d'l'armée à cause de Mirman³ :
On ferait à Jaurès prendre le fournitment.
Il n'faut pas se moquer d'nos amis les Russes,
A plus forte raison d'notre voisine la Prusse.

Faudra donc laisser de côté
La religion, la politique
L'armée, l'université,
la vie privée ou publique.
Ne parlez pas d'l'âme, n' parlez pas du corps,
Parlez pas du d'dans, parlez pas du d'hors,
Ni d'l'Académie, ni de votre belle-mère,
N'est-ce pas qu'il vous reste une très riche matière ?



1. Jules Simon, 1814-1896, promotion 1833, sénateur, académicien, ministre de l'Instruction publique et président du Conseil.

2. Ferdinand Brunetière, 1849-1906, maître de conférence à l'École, qui consacra ses dernières années à la défense de la morale et du dogme catholique.

3. Léon Mirman, 1865-1949, promotion 1885, commissaire de la République.

LE PETIT NORMALIEN*

1903

Le papa du petit homme
Lui dit un matin :
Je suis heureux de voir comme
Tu mords au latin.
Ton maître m'a dit «Faut l'faire
Normalien, ce p'tit.
Pour être simple notaire
Il a trop d'esprit, votre fils,
Il a trop d'esprit, Dame oui !»

Il eut des succès classiques,
Tous les premiers prix ;
Au concours en rhétorique,
Quatre-z-accessits.
Ses parents à tous de dire :
«Voyez-vous ce p'tit ?
C'est Normale qui l'attire,
Il a tant d'esprit, notre fils,
Il a tant d'esprit, Dame oui !»

Il termina ses études
A Paris, et là
Il fut bizuth, Carré, Cube,
Puis hélas, bika.
Après chaque échec, son père
Lui disait, «Mon p'tit,
Du courage, persévère,
Car t'as de l'esprit, mon fils,
Car t'as de l'esprit, Dame oui !»

Après tant d'vicissitudes,
Il fut reçu penta,
Il fut Conscrit, Carré, Cube,
Archicube, hélas !
Et puis professeur infime
Dans un p'tit pays,
Il sut conquérir l'estime
Par son tour d'esprit, mes amis
Par son tour d'esprit, Dame oui !

Sur l'air du
Petit Grégoire
de Théodore Botrel,
cette chanson
retrace le parcours
du Normalien-type,
élevé pour l'Ecole,
vivant et mourant
pour l'Ecole,
et contribuant au
renouvellement
de l'Ecole
en procréant
de futurs
Normaliens.





Mais bientôt il voulut être
Marié, papa.
Il aimait, sans la connaître,
Celle qu'il épousa.
Elle n'était pas jolie,
Aimait son mari,
Et disait à ses amies :
«Comme il a d'l'esprit, mon mari,
Comme il a d'l'esprit, Dame oui !»

Il eut un p'tit gars bien sage
Qu'il éleva bien.
Lui trouva dès son jeune âge
L'esprit normalien.
«Il faut qu'tu sois comme ton père,
Normalien, mon p'tit.
C'est c'qu'on a de mieux à faire
Quand on a d'l'esprit, mon ami,
Quand on a d'l'esprit, Dame oui !»

Après sa mort, son Cacique
Sur sa tombe vint.
Puis, d'un ton mélancolique,
Ces paroles tint :
«Il fut bon époux, bon père,
Bon Français aussi.
Mais sa vertu singulière,
C'est qu'il eut d'l'esprit, notre ami,
C'est qu'il eut d'l'esprit, Dame oui !»

YOUUP-YOUUP*

1905

Dans la rue d'Ulm il y a un youup-youup
Youup youup petipeti,
Youup youup petipeta, ah !
Un établissement renommé
Youup youup larira dondé

Tous les jours on y mange d'la youup ...
D'la viande de première qualité ...

Et la nuit on y est youup youup ...
La nuit on y est fort bien couché ...

Le matin on vient nous youup youup ...
L'matin, on vient nous réveiller ...

Nous allons nous enfiler youup ...
Enfiler du café au lait ...

Puis nous allons suivre les youup youup ...
Les cours de l'université ...

Les jeunes filles y viennent pour youup youup ...
Y viennent pour apprendre le français ...

Aux tangentes elles montrent leur youup youup ...
Elles montrent leur carte d'identité ...

Pour prouver qu'elles sont bien youup youup ...
Qu'elles sont bien immatriculées ...

Elles défont d'abord leurs youup youup ...
Elles défont d'abord leurs cahiers ...

Puis elles s'installent pour mieux youup youup ...
Elles s'installent pour mieux bavarder ...

Mais nous y venons pour youup youup ...
Nous y venons pour travailler ...

Nous y attrapons des youup youup ...
Des migraines carabinées ...



Ernest Lavisse

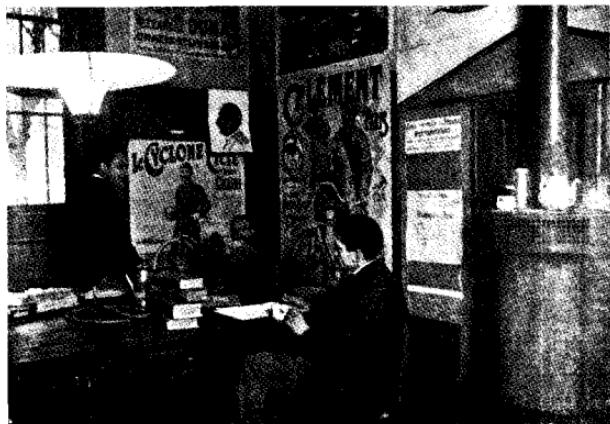
Puis nous rentrons pour nous youp youp ...
Puis nous rentrons pour nous coucher ...

Et m'sieur Lavisse avec sa youp ...
Avec sa très grande bonté ...

Pour nous empêcher de nous youp youp ...
Nous empêcher d'nous fatiguer

Le soir nous fait couper les youp youp ...
Fait couper l'électricité.
Youp youp larira dondé.

Cette chanson date
de l'époque où
Ernest Lavisse
(promotion 1862)
était directeur
(1904-1919).
Elle fut réactualisée
quand
Gustave Lanson
lui succéda,
et prit alors
le nom de
«Youp-youp de
Lanson».



LE YOUP-YOUP DE LANSON

1926

A Marlotte, il y a un youp youp
Youp youp petit petit,
youp youp petit peta ! ah !
Un cottage très fréquenté,
Youp youp laï la lou lé !

M'sieur Lanson y vient pour youp youp
Youp youp ...
Lanson y vient pour jardiner ...

Tous les matins, il fait youp youp
Youp youp ...
Quelques tours de course à pied ...

A peine vêtu d'un cache-youp youp
Youp youp ...
A peine vêtu d'un cache-nez ...

L'air pur excite sa youp youp
Youp youp ...
L'air pur excite sa gaieté ...

Et l'après-midi pour youp youp
Youp youp ...
L'après-midi pour s'occuper ...

Il caresse ses youp youp
Youp youp ...
Ses rêves les plus aimés ...

Puis il exerce son youp youp
Youp youp ...
Son talent de jardinier ...

Le soir avant de se youp youp
Youp youp ...
Le soir avant de se coucher ...

Il jette un oeil sur son youp youp
Youp youp ...
Il jette un oeil sur son fichier ...

Puis il s'glisse entre les youp youp ...
Il se glisse entre ses draps bien frais ...

En rêve il voit des cu.. youp youp ...
Des curieuses variétés ...

Variétés de pé.. youp youp ...
De pétunias et de rosiers...



Gustave Lanson

LES LAMENTATIONS DE DUPUY

1906



C'est moi monsieur Dupuy, voyez mon air minable,
Ma détresse en ce jour est plus épouvantable,
Ah ! mes enfants !
A la hâte à l'envers j'ai mis ma pélerine,
J'ai craqué mon foulard, c'est ce qui me chagrine,
Ah ! mes enfants !

Hélas, où est le temps où, railleur et placide,
Dans les couloirs je chassais les Conscrits timides,
Ah ! mes enfants !
Et sur eux j'étendais mon manteau tutélaire
D'un geste plus onctueux que celui du Saint-Père,
Ah ! mes enfants !

Paul Dupuy
(promotion
1876)
fut maître
surveillant
de 1881
à 1885,
surveillant
général
de 1885
à 1904,
puis
secrétaire
(la fonction
était la même,
seul le titre
avait changé)
de 1904
à 1925.

J'étais la Sainte Vierge du bon Dieu Lavisse
Les Conscrits me chantaient «Re-fugium peccatoris»
Ah ! mes enfants !
Que d'aveux s'épanchèrent en mon gilet mystique,
Que de pleurs essuya ma pélerine historique.
Ah ! mes enfants !

Combien le matin je surpris de scènes intimes
A travers les rideaux transparents de lustrine
Ah ! mes enfants !
En voyant apparaître ma tête hirsute
Que de... perturbateurs laissèrent tomber leur... flûte.
Ah ! mes enfants !

A ceux qui s'en allaient je donnais le viatique,
Je leur disais à voix basse et d'un air sarcastique
Ah ! mes enfants !
«Vous allez à London ! mes amis, soyez sages,
D'amis trop complaisants, craignez le pilotage».«
Ah ! mes enfants !

D'un air contrit les naïfs Conscrits répondaient
«J'veus promets, M'sieur Dupuy, que j'parlerai anglais»
Ah ! mes enfants !
(Manquent deux vers)

Mais depuis que l'on vit, comme une fille publique
Un Conscrit étaler son nombril impudique,
Ah ! mes enfants !
De mon sombre manteau je me voilai la face
Et mon épée d'archange lui fit vider la place.
Ah ! mes enfants !

Depuis ce temps l'Ecole devient un lupanar
Et j'ai laissé pousser ma barbe de désespoir,
Ah ! mes enfants !
Je viens de voir entrer une femme ! Elle n'était pas seule,
Le Caïman faillit la happer de sa gueule.
Ah ! mes enfants !

Et Louvois m'a avoué (que le diable l'emporte !)
Qu'il avait oublié de bien fermer la porte.
Ah ! mes enfants !
Pendant que dans les couloirs, négligent, il louvoie,
Sa faiblesse aux catins laisse ouverte la voie.
Ah ! mes enfants !

Je m'en vais de ce pas trouver ce pauvre Herr,
Qui au fond des boyaux de la bibliothèque erre,
Ah ! mes enfants !
Lui qui sut me découvrir les textes d'Abélard,
Il aura tôt fait de dénicher ces deux paillards.
Ah ! mes enfants !

S'ils étaient mariés, la chose serait pardonnable
Car un Normalien est un époux vantable,
Ah ! mes enfants !
Mais ce n'est qu'un compromis, ça n'est pas admissible,
Ou comme dit Leibnitz, ça n'est qu'un composable.
Ah ! mes enfants !

C'était l'une
des figures
les plus
pittoresques
de
l'adminis-
tration,
reconnaissable
à son éternelle
pélerine.
Ce texte se
chante
sur l'air
*Le naufragé
de la
Gascogne*



Paul Dupuy

COUPLETS DE HERR*

1906



Lucien Herr

Lucien Herr (promotion 1883), fut bibliothécaire de l'Ecole de 1888 jusqu'à sa mort en 1926.
Ecrits sur la chanson *Le Clairon*, paroles originales de Paul Déroulède, ces *Couplets de Herr* évoquent son franc-parler et sa germanophilie envahissante. En hommage à son travail, la Bibliothèque abrite son buste majestueux, au pied duquel les élèves se prosternent, emplis d'une terreur sacrée.

La bibliothèque est large ;
Les rayons plient sous la charge
Et les Allemands sont déserts.
Tous leurs bouquins, j'les achète.
Tant mieux si les Cubes rouspètent
Et font autour d'moi l'désert.

En allemand j'possède Baudelaire,
Pas en français ; et Brunetière
N'souille jamais mes rayons.
Et si les talas ronchonnent,
Je leur cite du Cambonne
Et ils tournent les talons.

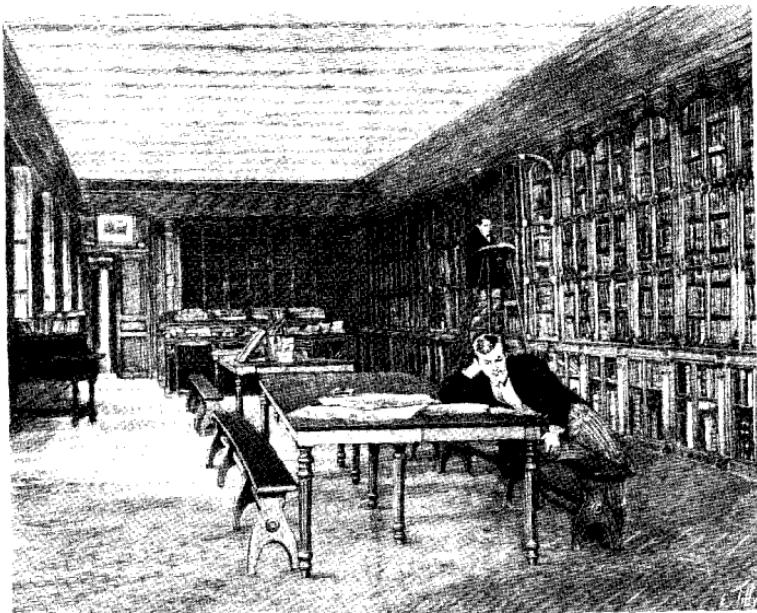
Dans l'boyau philologique !
L'érudition germanique
S'étale pour l'plaisir des yeux.
Les rares élus qui y glissent
Un regard avec délices
Se croient transportés aux cieux.

Les reliures inviolées,
Les pages pas encore coupées
De mes bouquins ont bon air ;
Comme un dragon sur la porte
J'veille pour empêcher qu'ils sortent
Et je n'suis pas débonnaire !

Dans la biblo je suis maître
Les gêneurs n'ont qu'à paraître
Faut pas qu'ils viennent m'em..bête,
Comme un putois, quand je gueule,
Peureux, avachis et veules
Ils s'dépêchent de s'trotter.

Si vos deux égarés tentent
De planter ici leur tente
Je m'charge de les écarter.
Mes salles n'sont pas des cachettes
Pour d'amoureux ébats faites.
Seule la science peut s'y peloter.

Mais m'demandez pas d'nouvelles
D'ceux qui vous troublent la cervelle.
J'sais tout c'qui paraît, foi d'Herr :
C'qui disparaît, c'est autre chose.
Pourtant n'soyez pas moroses,
L'matin dira où ils errent.



1. Boyau philologique : «partie resserrée de la *biblio* entre la salle de littérature et celle des atlas et dictionnaires» (Alain Peyrefitte, *Rue d'Ulm*, p. 389).

CHANSON DU CLOU

1907

En 1907, l'Ecole,
toujours aussi
délabrée
et insalubre,
manque d'argent.
Le directeur
doit faire face
aux exigences
de tous,
élèves,
Caimans,
et autres.
Ce texte se chante
sur l'air de
Serrons les rangs
de Théodore Botrel.



48

Monsieur, répondre je ne puis,
Demandez à Monsieur Dupuy.
Je ne connais rien à cette matière,
J'suis externe avec bourse entière,
Mais sachez que le gouvernement
Vient de me promettre 600 000 francs.

Mon Ecole a l'air dégueulasse,
Sur les murs y a une couche de crasse,
Tous les planchers sont vermolus
Des carreaux aux fenêtres, y en a plus,
C'est provisoire en attendant
Que j'reçoive mes 600 000 francs.

Les goguenots sont des marécages,
Il faut y aller à la nage.
Les Cubes, les Carrés, les Conscrits,
Réclament à cor et à cri.
Mais ils tombent au mauvais moment
Car j'n'ai pas mes 600 000 francs.

Il y en a qui sont rouspéteurs
Y a Mamelet¹ qui m'fait un peu peur,
Aussi quand y m'pose des questions
J'détourne la conversation
Et je lui dis négligemment :
Parlons donc des 600 000 francs.

Ils auront une chambre, un balcon,
Une bibliothèque, un salon,
Et j'leur dis pour leur clouer l'bec :
Vous aurez aussi une femme avec.
Ca j'veus l'promets formellement
Quand j'aurai mes 600 000 francs.

Et puis les partis m'interpellent
Lachièze voudrait une p'tite chapelle
Vincent² pour faire ses oraisons
Un temple à la déesse raison.
Mais malgré que j'sois tolérant
J'peux pas, j'ai pas 600 000 francs.

Je m'ai tout grevé d'hypothèques
Plus l'sou pour la bibliothèque,
C'est une chose, m'sieu l'sous-secrétaire,
Que vous dira, sous secret, Herr
Car malgré tout mon dévouement
Il me faudrait 600 000 francs.

Tous les jours Herr m'engueule salement,
Il lâche un tas d'jurons allemands
Car Monsieur Herr nie être anglais,
Il a même failli m'étrangler.
Ca s'rait une sale blague vraiment
Et tout ça pour 600 000 francs.

L'capitaine Bonvoust qu'a pas le trac
Voudrait en plus des havresacs,
Des sabres, des fusils, des canons,
Quelques travaux d'fortifications.
J'suis patriote, c'est évident,
Mais j'ai pas mes 600 000 francs.

Tout à l'heure j'dormais comme un ange.
J'entendis un chahut étrange ;
Je m'dis : c'est l'ministère, ô veine,
Qui m'les envoie pour mes étrennes.
Et j'descends précipitamment
Pour palper mes 600 000 francs

Mais j'm'aperçois, voyez mon deuil,
Que j'm'étais fourré le doigt dans l'oeil.
J'trouve enfin que ce rêve prodigieux
Etais un mythe, et j'suis miteux.
Ah ! quel sacré gouvernement
J'aurai jamais mes 600 000 francs.



Lucien Herr (debout)
Paul Dupuy (assis)

1. Albert Mamelet, promotion 1905.
2. Pierre Lachièze-Rey et Jean Vincent,
promotion 1906.

L'INTERNE NATIONAL*

1907

Dans cette chanson sur le pot, composée sur l'air de *L'Internationale*, on mentionne l'une des recettes traditionnelles, aujourd'hui disparue, les «pines de talas», plus pudiquement désignées comme «choses-de-talas» dans le glossaire du livre *Les Normaliens peints par eux-mêmes* (1895). Il s'agissait de «minces croquettes de riz», ou de quenelles, selon d'autres sources.



Debout, nos frères de l'Ecole,
Haut les cœurs, faisons du pétard !
On nous affame et on nous vole,
On nous sert toujours le pot tard.
Tous les jours on sert un pot terne
Un pot pourri, un pot âgé.
Le vin est si trouble et si terne
Qu'on n'sait s'il faut l'boire ou l'manger.

Refrain

C'est le chahut final (e),
Rouscaillons sans merci.
Qu'l'interne national (e)
Soit un peu mieux nourri !
(bis)

Nous vidons un verre solitaire,
Mâchons un bifteck desséché,
Flasque comme une loque à terre
Que l'Pot nous donne pour nos péchés.
Il s'fournit à la Chapelle Sixtine
Et fait pour édifier les Talas
La multiplication des pines.
Nos voeux seraient qu'il détalât.

Tous les jours les lentilles classiques,
L'vendredi l'catholique maquereau.
L'Pot n'peut malgré notre musique
Servir les plats quand ils sont chauds.
Si encore y avait abondance
Ce s'rait une consolation
Mais l'Pot, ce gibier de potence,
Nous réduit à la d'mi ration.

Refrain final

C'est le chahut final (e)
Et ce soir, soir rêvé,
L'interne national (e)
Verra le Pot filer¹ !
(bis)

1. Probable jeu de mot sur le nom d'Albert Pauphilet, promotion 1905, et futur directeur de l'Ecole, de 1944 à 1948. Voir la *Chanson du Pot* (1925) et la *Chanson de Pauphilet* (1939).

AU COURS DE MONSIEUR GALLOIS

1908

L'autre jour chez Monsieur Gallois,
Tandis que j'écoutais le Maître,
A côté de moi se glissa
Une valaque au regard traître.
Sa robe était d'un joli bleu,
Sa gorge se devinait très pleine ;
Sous un chapeau couleur de feu,
Sa chevelure était d'ébène.

En la voyant, mon cœur battit ;
Je sentis en elle l'idole,
Je me rapprochai petit à petit
Et commençai à jouer mon rôle.
Je lui offris mon encrier,
Mon cœur, mes cahiers et ma plume.
Comme on n'y voyait pas assez,
Elle dit «Faudrait bien qu'on allume».

Je me sentis encouragé,
Je fus soudain tout feu tout flamme
Et je me mis à laïusser
De tout mon cœur, de toute mon âme.
Comme le maître allait parler
De la configuration de la Terre
Je me mis à lui expliquer
De cette science les mystères.

Je lui exposai très clairement
Ce que c'était qu'une fissure,
Les grands canaux d'écoulement,
Les éjections et les cassures ;
Je parlai des anticlinaux.
Tandis qu'elle devenait toute rose
Je lui montrai les synclinaux
Et puis encore bien d'autres choses.

Mais tout à coup elle se leva
Et en m'engueulant prit la fuite.
Je n'ai jamais compris pourquoi
Elle criait «Arrêtez-le, vite !»
Mon idylle en si beau chemin
Se termina sur une claque ;
Aussi, madame, croyez-m'en bien,
Je ne fréquenterai plus les Valaques.



Gallois
(promotion 1881)
était professeur
de géographie
à la Sorbonne.
C'est durant
l'un de ses cours
que se lie
cette idylle
entre un
Normalien
et une
sorbonnaise,
sur l'air
Le Fromage.
Le mot «Valaque»
est probablement
un surnom
donné alors
aux étudiants
de la Sorbonne.

COUPLETS DE TAINÉ

1911

Le fantôme
d'Hippolyte Taine
(promotion 1848)
vient hanter l'Ecole.
Il déplore la
disparition des
traditions ancestrales
qui faisaient jadis
les charmes de la vie
normalienne.



Hippolyte Taine

Refrain

Oh ! que c'est froid une fac de pierre
Aux pauvres archicubes d'autrefois.
Où qu'il est le temps éphémère
Où nous avions la gueule de bois ?

Et quand par une vieille habitude
Nous revenons près de ce toit
Où nous avons fait nos études,
Quelle tristesse et quel effroi !
Depuis qu'un imprudent jeune homme
Dirige ce vieil établissement
(je crois qu'c'est Lavisson qu'on le nomme)
Rien ne va plus comme dans les temps !

On n' connaît plus la vieille famille,
Les Normaliens ne savent plus se cuiter,
Ils boivent du lait, de la camomille,
Des queues de cerise, des feuilles de thé.
S'ils ont de l'esprit, ça n'se voit guère,
On n'les voit jamais rigoler.
C'était plus folichon naguère :
Rien qu'à nous voir tout le monde se roulait.

Jusqu'aux Conscrits qui dégénèrent
Et qui n'veulent plus se laisser moisir.
Ils se lavent les pieds dans de l'eau claire
Et n'ont pas l'air de trop souffrir.
Avec ces mœurs pleines d'indécence
Ils n'peuvent plus travailler, c'est sûr :
La propreté, ça gêne la science
Et ça tue la littérature !

Les bâtiments sorbonifères
Sont pleins de femmes maintenant
Ce qui doit faire une peine amère
A de notables commerçants.
Et les élèves d'l'Ecole Normale
Sont incités à faire tout le temps
C'que nous faisions en temps normal
Environ une fois tous les ans !

CHANSON DE BERGSON*

1912

J'suis l'plus fameux des philosophes de France,
J'ai ruiné l'prestige de l'intelligence ;
Aussi tous les gens très intelligents
Trouvent mon système vraiment trop indigent.
Edouard le Roy m'approuve sans me comprendre,
Monsieur Delbos voudrait bien me descendre,
Ne me trouvant pas assez transcendental,
Du haut d'mon piédestal

Refrain

J'suis Henri Bergson,
Hôte du pays d'Emerson.
C'est ici que je pulvérise
L'hégélianisme.
Je déroule, serein,
Ma durée hétérogène
Parmi l'espace homogène
Et américain.



Henri Bergson

Si contre moi la raison déraisonne,
Si Durkheim et si toute la Sorbonne
Trouvent mes bouquins trop piètrement écrits,
J'ai pour moi les dames du tout Paris.
Leurs larbins viennent bien des heures à l'avance
Retenir leur place au Collège de France ;
C'est grâce à moi qu'y a du monde chez Croiset,
Voire même chez Izoulet.

Chez nous on voit toute l'adolescence
Analyser les données de sa conscience.
Les petits jeunes gens, en termes d'Action
Française traduisent toutes leurs perceptions.
Dégoûté d'eux, aux puritains d'Boston
J'explique le rire et j'apprends l'intuition ;
Ce sera pour moi une évolution
Créatrice de pognon.

Sur l'air de
La Valse Brune,
hommage à un
Archicube célèbre
(promotion 1878),
à l'occasion de son
voyage en Amérique.
Pour une meilleure
compréhension,
rappelons les titres
de ses principales
œuvres :
*Essai sur les données
immédiates de la
conscience* (1889),
Le Rire (1900),
L'Evolution créatrice
(1907),
et *Durée et
simultanéité* (1922).

FINANCES DE LANSON*

vers 1920

Gustave
Lanson
(1857 - 1934,
promotion
1876),
fut directeur
de 1919 à
1927.
Sur l'air de
*Quand
Madelon
vient
nous servir
à boire,*
cette chanson
évoque les
menus
problèmes
budgétaires
de l'Ecole.

Depuis que j'suis arrivé dans cette Ecole
De tous côtés on me réclame de l'argent !
L'un veut cent sous, l'autre mille francs. Et ma parole,
Toujours entendre cet air-là, c'est enrageant !
Où donc voudraient-ils que j'en prenne ?
Pas dans ma poche, ça c'est certain.
Les raisonner, c'est pas la peine,
Ils ne connaissent que ce refrain :
Il nous faut de l'argent, il nous faut de l'argent !
Nous voulons de l'argent, de l'argent, de l'argent !

Refrain

Faut donc qu'j'en trouve, et c'est ma grande angoisse,
J'en ai besoin, beaucoup aussi pour moi.
Sans argent, l'Ecole est dans la poisse
Et j'y suis aussi, je crois.
Pouvez-vous m'indiquer un truc commode
Pour dégoter, bien vite en m'dépêchant,
C'que j'veux d'mande, puisqu'ici c'est la mode,
De l'argent, de l'argent, de l'argent !

Je n'peux pas m'mettre à vérifier tous les comptes
Ni à chercher ce que l'Pot fait des crédits,
J'suis forcé d'croire aux bobards qu'il me raconte
Il me canule tout comme un vulgaire conscrit.
J'veux bien aller au Ministère
M'faire engueuler par Honnorat!
Mais pour d'l'argent, y a rien à faire,
Le pauv'type est plus gueux qu'un rat.
Et chaque jour, le problème se présente plus urgent
Il me faut de l'argent, de l'argent, de l'argent !

Faire un appel à mes copains d'Amérique,
J'y ai songé ; mais serait-ce un bon moyen ?
Dans l'temps déjà, j'les tapais d'façon chronique.
Ils me connaissent, ils ne cracheront plus rien.
Reste encore la méthode Lavisse :
V'nir ici quand j'en aurai l'temps,
Laisser à Dupuy le service,
A Maurette² les trucs embêtants.
Je crois qu'j'en viendrai là, tellement c'est enrageant
D'entendre toujours crier : De l'argent ! de l'argent !



1. André Honnorat, alors ministre de l'instruction publique ; créateur de la Cité Universitaire de Paris et de l'heure d'été.

2. Maurette, gendre de Dupuy, maître surveillant de 1904 à 1924.

CHANSON DE de MESSIERES vers 1920

Nouvelle
variation
sur la
Complainte de Fualdès,
cette chanson
narre
les exploits
nocturnes de
René Escande
de Messières,
de la promotion
1920.



René Escande de Messières

Un petit garçon bien sage
Et que l'on disait puceau
S'est montré, hier à dodo,
Très avancé pour son âge,
Et c't'enfant si dégourdi
C'est de Messières qu'il dit.

Pendant qu'tout le monde à l'Ecole
S'abandonnait au sommeil,
Le jeune homme, le teint vermeil,
Et dédaigneux d'la vérole,
Introduisait dans l'dortoir
Une poule du trottoir.

Mais craignant la mine revêche
Du sévère Monsieur Lanson
Il prit de grandes précautions
Pour qu'on n'évente pas la mèche.
Il alla d'abord s'coucher
Et fit mine de roupiller.

La demoiselle prévenue
A la porte du dortoir
Attendait qu'il fit bien noir
Et faisait le pied de grue,
Avant d'aller dans le lit
Retrouver son petit chéri.

Elle entra, dit «Je t'adore»
Et se jeta dans ses bras.
Le Conscrit ne bandait pas,
Il ne savait pas encore,
Mais elle se mit en devoir
D'lui inculquer son savoir.

Il apprenait avec rage
Voulait remettre ça toute la nuit
Quand il entendit du bruit.
Il pensa qu'il serait sage
Pour qu'on n'pût pas l'soupçonner
De prétendre qu'on le violait.

Dans la nuit à pleine gueule
Il s'écria, comme un sourd :
«On me viole ! A moi ! Au secours !
Une femme entre ici toute seule !
Madame, je n'me sens pas bien,
Partez ! Je ne dirai rien !»

L'administration émue
Mais craignant un canular
Arrivait, mais un peu tard
La poule se sauvait toute nue
Et de Messières pas lassé
Ne demandait qu'à recommencer.

Le docteur, en toute hâte,
Lui enfonça dans le rectum
Un thermomètre à maximum
Et diagnostiqua que la rate
Dans l'exercice défendu
S'était un peu dépendue.

Dupuy, Maurette, avec zèle,
Sous la conduite de Lanson,
A travers toute la maison
Recherchèrent la demoiselle.
On la retrouva dans le tojo
De ce bon Miroglio¹.



1. Albert Miroglio : promotion 1919 (démobilisés).

CHANSON DU POT

vers 1925

Dans cette chanson l'Econome, surnommé le Pot, détaille les problèmes que suscite l'entrée d'une femme à l'école. Peut-être s'agit-il déjà de Mlle Jacotin, de la promotion 1926 (voir la *Chanson de Mlle Jacotin*). Les couplets 2 et 10 de cette chanson n'étaient jamais chantés, probablement du fait d'une censure imposée par la femme du Pot.

Oui, mon cher Dupuy, moi aussi je réclame
Au nom d'la morale contre cette sacrée femme
Qui troublant l'Ecole et menaçant mon budget,
Veut vous foutre dehors et voir le Pot filer !

On était si bien avec le Clou Lavisse
Lui ne comptait plus ... vous aviez la police
Moi j'avais la barbe, l'ventre et les gestes polis :
Nul ne sut jamais lequel avait l'esprit.

Longtemps nous vécûmes puissants et pacifiques :
Rien ne nous troublait, pas même la mimique
Discrète, ô combien ! des Conscrits effrayés
Par l'bâton d'Flandin et ses grands moulinets.

Avec moi c'était le règne austère et sage
Des repas légers et des nuits sans orage
Et tous maigrissaient, pendant que le Pot en tas
Amassait sans cesse les écus dans son bas.

Je n'leur donnais plus que des pommes et des raves :
A ce régime de moine ils devenaient si hâves
Qu'au bout d'un seul mois les malheureux Conscrits
Bandaient comme hélas ! bandent les purs esprits !

Mais v'là qu'une femme trouble leur cu..iéture
Y vont s'exciter à cette nouvelle étude
Et retrousser le jupon pour voir si là-dessous
La nature distraite n'a pas laissé de trou.

Ce qu'il va me falloir de gigot et de moutarde
Pour nourrir l'ardeur de cette troupe paillarde !
Ma ruine est certaine et c'est fini du Pot
Si ce glouton d'amour s'met à crier : Rabiot !

Hélas ! moi qui suis d'une humeur si galante
J'veais devoir nipper cette ruineuse constante
D'chemises transparentes et d'coquins de pantalons
Et ce sont les Conscrits qui de tout ça s'conjouiront.

Je n'suis pas en peine de lui trouver un gîte :
Elle aura des lits autant qu'il y a de ... flirts
Mais ce qui m'effraie, c'est ce qu'il me faudra
A la fin du mois, laver de paires de draps.

Autrefois je tenais les cartes géographiques
J'en avais d'toutes les formes et d'toutes les fabriques
Mais j'crois qu'désormais j'trouverai dans mes lits
De grands drapeaux rouges à faire frémir Plessis.

Et je prévois même qu'j'aurai la complaisance
De nourrir encore toute sa descendance.
Ca m'dira Papa, et j'aurai l'embêtement
De nourrir les gosses sans baisser la maman.

Aussi de désespoir faudra qu'j'en fasse ma femme,
Je serai cocu ; mais j'ai d-la grandeur d'âme :
Ca m'rapportera ... et j'rirai des idiots
Que j'verai le soir s'déranger pour la peau !



L'ECOLE FAIT SES ADIEUX AU CITOYEN MARCEL DEAT

1926

1926 :
Marcel
Déat
(promotion
1914)
abandonne
son poste
de
bibliothé-
caire
de l'Ecole
et entame
la carrière
politique
qui devait
le mener
au
gouverne-
ment
de Vichy.
C'est sur
la chanson
Pars
que les
Normaliens
célèbrent
ce départ.

Pars sans te retourner, pars sans te souvenir.
Ni l'Centre¹ ni la Bibliothèque
Sur toi n'ont mis leur hypothèque.
Ils n'ont pas su t'aimer,
Pas su te retenir -
Pars au Palais-Bourbon, pars, laisse-nous souffrir.
Au Parlement le peuple t'emporte,
Dût l'Ecole en mourir, qu'importe,
Quitte l'Université, pars, sacré député !

Ne t'excuse pas, tu n'es pas coupable,
C'est plus fort que toi, t'es né député.
T'as une vocation, j'ta trouve pitoyable,
Mais nul n'y peut rien, même la C.A.P.
Tu peux sans remords briser notre chaîne.
Plus que professeur, t'es S.F.I.O.
Poursuis ton chemin sans craindre ma haine,
Sous l'égide de Blum et de Jean Pi-ot²
Evidemment tu n'es qu'un salopiot,
Mais j'te pardonne, mon pauvre loupiot.

Pars sans te retourner, pars sans te souvenir.
T'as pas pris l'temps d'finir ta thèse,
T'as dans l'esprit d'autres foutaises.
Voilà c'que c'est qu'd'aimer.
Rien n'peut te retenir !
Pars ! tant pis pour la science ! Pars ! faut pas s'attendrir.
La victoire t'effleure de son aile,
Te v'là député du Cartel(le)
Pars ! tu es désormais Parlementaire, hélas !

Tes meilleurs amis étaient dans les transes
T'as pas écouté l'avis du grand Herr,
Quand il a voulu t'faire des remontrances,
T'as osé lui dire : «Ferme ton bec, ô Herr»
Bouglé a eu beau déployer ses charmes
Entre deux voyages pour te retenir,
Tu lui répondis : «Sèche donc tes larmes ;
Là où t'as échoué, d'autres peuvent réussir».
C'est ton dada, à toi, d'être candidat,
Sois candidat, candide Déat.

Pars, sans te retourner, pars sans te souvenir.
La bonne vie universitaire
Te paraissait si terre à terre !
Tu n'as pas su l'aimer,
Pas voulu t'y tenir.
Pars ! T'as p't-être pris la bonne part ! Mais si dans l'avenir
T'es blackboulé, vieux frère, qu'importe !
L'Ecole te rouvrira sa porte.
Pars ! A bientôt mon vieux ! Pars ! Tu pourras r'venir.

Le texte,
dû à
René
Maublanc,
reprend
parfois
mot
pour mot
celui de la
chanson
sentimen-
tale où
triomphait
la
troublante
Yvonne
Georges.



Marcel Déat

1. Vraisemblablement le Centre de Documentation, présidé par Célestin Bouglé.

2. Léon Blum (promotion 1890) ; Jean Piot (promotion 1908), député, rédacteur en chef de *L'Aurore*.

NOTRE GUSTAVE*

1926

Gustave Lanson était la cible principale de la revue de 1925, la «Revue des deux mondes ou le désastre de Langson», allusion aux événements militaires de 1885 en Indochine. C'est Jean-Paul Sartre qui interprétait le rôle du directeur lors de ce spectacle.

Lorsqu'on a passé à l'Ecole trois ou quatre ans,
On a des souvenirs qui vous tiennent pour longtemps,
Le Pot, les toits le soir,
Les visites du parloir,
Les pieds de Dion¹, les canulars.

Mais le meilleur souvenir c'est celui du Directeur
Nous n'oublierons pas l'nôtre, pour ça y a pas d'erreur,
C'est pour ça qu'dans vingt ans,
On nous verra chantant ,
Pour s'rappeler l'bon temps :
Il avait de tous petits petons,
Not'Gustave, Not'Gustave.
Il avait un p'tit chien en carton
Qu'il élevait au biberon, tonton, tontaine,
Il avait son buste en son salon,
Not'Gustave, Not'Gustave
Outre ses petits petons,
l'chien en carton,
l'buste au salon,
Il avait l'air complètement couillon !

Il n'avait pas non plus grande intelligence
Mais pour être directeur ça n'a pas d'importance
Même, on dit qu'c'est pour ça
Qu'il y a tant d'candidats
Qui s'disputent à qui le remplacera.
Il n'avait pas non plus très bon caractère,
Il était grognon et même autoritaire.
Il ne nous aimait guère,
Nous le lui rendions bien,
Mais tout cela n'est rien...
Il avait barbe en pointe au menton,
Not'Gustave, Not'Gustave,
Il avait cravate de la légion
D'honneur, lunettes et melon, tonton, tontaine,
Il avait d'la bave sur son plastron,
Not' Gustave, Not'Gustave,
Outre la barbe au menton
Et la légion
Et le melon,
Il avait l'air complètement couillon



Lorsque dans quelques années en passant dans la rue,
Devant chez la Baronne² on verra sa statue,
S'il n'est pas ressemblant,
Si l' sculpteur négligent,
L'a représenté intelligent.
Si surtout auprès d' lui il n'a pas mis son chien,
Nous pleurerons la perte du Lanson ancien
En pensant pleins d'émoi,
C' qu'il a changé, ma foi,
Dire qu'autrefois...
Il avait l'air complètement couillon,
Not'Gustave, Not'Gustave,
Il avait un air moins fanfaron
Quand il marchait à tâtons, tonton, tontaine,
En donnant l'air d'un Napoléon
A Gustave, A Gustave,
Bien qu'il porte le melon
Et la légion,
Sans chien d'carton,
On nous a changé notre Lanson !

Not'Gustave
fut écrit pour
la revue
de 1926,
«A l'ombre des
vieilles billes
en fleurs».
La musique
est celle
de la célèbre
chanson de
Maurice
Chevalier
Valentine.



1. Roger Dion, promotion 1919*, fut surveillant général de 1925 à 1934.

2. La Baronne était la tenancière du café Baron, lieu de rendez-vous des Normaliens.

REGRETS DE MEUVRET*

1927

Dans la revue de 1927, Sartre abandonne son rôle-fétiche de Lanson et tient celui de Jean Meuvret (promotion 1922), bibliothécaire depuis le départ de Marcel Déat et la disparition de Lucien Herr. Après avoir déclamé une parodie du récit de Rodrigue, «Les exploits de Meuvret», Sartre interpréta cette chanson, parodie de *Mon Paris* («Ah qu'il était beau mon village»).

Quand j'étais élève à Normale
J'étais chaste et je laissais Lanson
Courir comme un Héliogabale
Boîtes de nuit, triboulettes et boxons.
J'n'ai jamais entretenu de femmes légères,
Je n'faisais pas comme Monchoux et Perret¹.
Je n'traduisais pas comme Goelzer²
La seconde églogue pour m'exciter.

Ah, qu'il m'était cher, mon pucelage,
Ce trésor, ce doux trésor.
J'aurais voulu le mettre en cage,
L'garder au fond d'un coffre-fort.
Je m'étais fait adapter
Une muselière brevetée
Comme ceinture de chasteté,
Bien que tout autour de moi,
J'entendis dire tout bas,
«Il n'a vraiment pas besoin de ça». Ah qu'il m'était cher, mon pucelage,
Ce trésor, ce doux trésor.



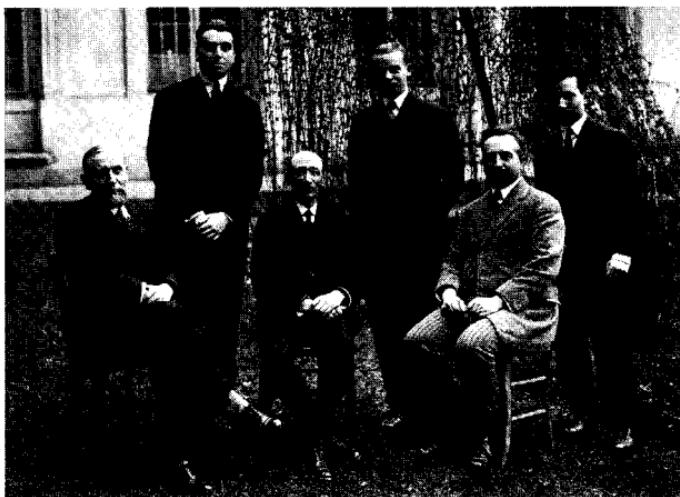
Jean-Paul Sartre

Mais pour les beaux yeux d'une femme
J'veus l'demande, que ne ferait-on pas ?
Pourtant le remords trouble mon âme,
Qu'en vont penser Seignobos³ et Langlois ?
Quel bel exemple je donne à mes confrères,
A mon cher protecteur Carcopino⁴,
Aux officiers de terre et de mer,
A mes concitoyens de Sceaux

1. André Monchoux et Jacques Perret, promotion 1924.

2. Henri Goelzer, promotion 1874, professeur de grammaire et de latin à l'Ecole de 1891 à 1928

Ah, qu'il m'était cher, mon pucelage,
Ce trésor, ce doux trésor.
Les dieux m'en ont ravi l'usage.
L'amour ne sauve pas du remords.
Je n'ai plus qu'à déposer
Ma muselière brevetée,
Ma ceinture de chasteté.
Adieu réserve et pudeur,
Candeur, honneur et vigueur,
Je n'ai plus rien, rien que les pleurs.
Ah, qu'il m'était cher, mon pucelage,
Ce trésor, ce doux trésor.



L'Administration en 1928 : debout au milieu, Jean Meuvret

3. Charles Seignobos, promotion 1874, professeur d'histoire à l'École en 1905-1906 et 1919-1920.

4. Jérôme Carcopino, promotion 1901, professeur d'histoire à l'École en 1920-22, 1928-31 et 1936.



Mlle Jacotin (promotion 1926, S)

CHANSON DE Mlle JACOTIN*

1927

Dans notre école est venue
Une jeune fille pleine de vertu
Qui du matin jusqu'au soir
Dans notre laboratoire
Vient surchauffer nos cornues
Et manipuler nos éprouvettes
Vient surchauffer nos cornues
Et manipuler nos ...

Refrain

Troulala, troulala,
Troula, troula, troulalère
Troulala, troulala,
Troula, troula, troulala !

Tous du Cacique au culot
Ont trouvé cela si beau
Qu'ils en ont plaqué les maths,
La physique et les sciences nats,
Pour v'nir chauffer des cornues
Et manipuler des éprouvettes
Pour vn'ir chauffer des cornues
Et manipuler nos ...

On dit que comme les Conscrits
Vessiot¹ même en fut séduit
Et s'est remis avec rage
En dépit de son grand âge
A tripoter des cornues
Et manipuler des éprouvettes
A tripoter des cornues
Et manipuler des ...

Un jour cette jeune vertu
Enseignera à l'Institut
Seconde Madame Curie
Aux étudiantes ravies
A tripoter des cornues
Et manipuler des éprouvettes
A tripoter des cornues
Et manipuler des ...

En 1927,
à quoi pensent
les Normaliens ?
Toujours aux femmes.
Pour honorer
l'arrivée de
Mlle Marie-Louise
Jacotin
(promotion 1926),
la revue lui offre
cette chanson
sur l'air de
'l'Auberge de l'Ecu,
également connu sous
le nom de
le Joueur de Luth,
pilier du répertoire
estudiantin.
Le rôle de Mlle Jacotin
était tenu par
Robert Legris
(promotion 1926).



1. Ernest Vessiot (promotion 1884), sous-directeur de 1920 à 1927.

COMPLAINTE DU CAPITAINE CAMBUSAT

1927

«La revue de 1927 (intitulée *Fossiles et Marteaux*) reste de mémoire de Normalien la plus méchante, la plus violente, la plus scandaleuse enfin» (A. Cohen-Solal, *Sartre*, p. 97).

Je suis entré dans la carrière
Quand le métier avait du bon,
On pouvait espérer la guerre
Et gagner pas mal de galons.

Lorsque la gloire vous enivre
A quoi bon compter les cercueils ?
Un bon officier s'en bat l'oeil,
L'essentiel pour lui c'est de survivre.

Si vous saviez comme j'ai fait ça,
Avec quel art et quelle bravoure et quelle prudence,
Si vous saviez vous jugeriez
Qu'on aurait bien dû me nommer
Pour le moins Maréchal de France.

Mais la paix fut signée
Bien trop tôt, mon cher Dion,
Adieu, gloire espérée,
Suis resté capiston !

Toujours trois galons,
Sans augmentation,
Moi j'en ai marre.
Prend toujours quelque part
Des coups de pieds Bizard,
Moi j'en ai marre !

Pourquoi Bizard est-il monté en grade
Et devenu commandant colon ?
C'est qu'il n'y en avait pas une escouade
Pour se pouvoir mesurer à ce
Qu'on me dise
Qu'on me dise
Alors si même dans ce cas
En bêtise, en bêtise,
Cambusat ne le valait pas.

Mais quand reviendra la guerre bénie
Lieutenants, députés, colons, sénateurs,
Seront tous en fête.
Les Lebels auront la folie en tête
Et les mortiers Stokes le soleil au coeur.
Mais quand reviendra la guerre bénie
Tant plus y aura de croix, tant plus y a d'bonheur.

En ce moment la Yougoslavie
Et l'Italie
Sont en conflit :
On pourra tirer de cette affaire
Une petite guerre
De quatre ans et demi.

Les gens se disent tout bas : où va-t-on en venir ?
D'une affaire comme ça j'ai gardé le souvenir.
Sur ce sujet-là vous tourmentez pas plus longtemps,
Je vais vous le dire tout simplement :
Elle ressemble à sa mère,
Elle a tout, c'est charmant,
De sa mère, la grande guerre.
On se sent rajeunir de treize ans.
Si nous savons y faire,
Comme l'autre loi de trois ans,
La nouvelle loi militaire
Sera donc venue au bon moment.

Mais ce n'est qu'un beau rêve
D'amour.

Il est fini ce rêve
Et désormais
Il faut attendre une grève.
Vienne le premier mai
Pour faire marcher
L'armée.

La plus scandaleuse de toutes les chansons de la revue fut cette complainte qui souleva des remous par son anti-militarisme acide. Chaque couplet est écrit sur un air différent, et on reconnaîtra notamment *La Marseillaise* et *Le Temps des Cerises*.



AH ! LES BEAUX JOURS DE L'ECOLE*

1927

Dans cette chanson,
Gustave Lanson
exprime toute
sa tristesse
de devoir quitter
l'Ecole,
dont il garde
le souvenir
d'une sinécure
irremplaçable.
Sur l'air
*Ah, les fraises
et les framboises.*



Quelque emploi que j'choisisse,
A moins d'être dictateur
Il faudra qu'j'obéisse,
Et ça m'fait mal au cœur.

Refrain

Ah ! les beaux jours de l'Ecole,
Et les pouvoirs absolus
Dont j'avais le monopole,
Je ne les verrai plus.

Me v'la sans domicile.
Même si j'trouve un log'ment,
Ca s'ra bien difficile,
D'rester indépendant.

L'Pot m'servait sans murmure
Gratis des r'pas entiers ;
Maintenant faudra qu'j'endure
Les refus d'ma moitié.

Mes cours à la Sorbonne
Etaient faits par Mornet¹ ;
Maintenant qu'j'ai plus personne
Va falloir y retourner.

La Vierge² à l'Infirmerie
Me soignait sans argent ;
Hélas, pour ma folie
Charenton est payant.

1. Daniel Mornet, promotion 1899, professeur à la Sorbonne.

2. L'infirmerie était installée dans un petit bâtiment nommé «maison des Vierges».

J'm'envoyais les boniches
De la rue Claude Bernard ;
Encor, si j'étais riche,
J'irais au Lupanar.

L;brave Etard en cachette
Me faisait lire Boutroux³ ;
Maintenant faudra qu'j'achète
Pour m'exciter Froufrou.

Fallait sous peine d'amende
Qu'on m'salue humblement ;
Faudra maint'nant qu'j'attende
Jusqu'à mon enterrement.



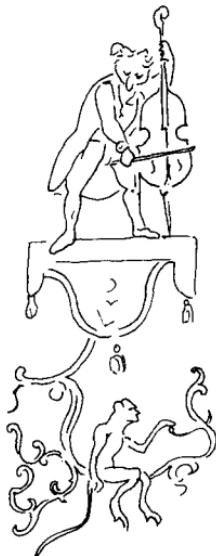
Paul Étard

3. Emile Boutroux, promotion 1865, de l'Académie française, professeur de philosophie à l'Ecole de 1877 à 1887.

DION ET THOMAS

1928

Sur la musique
de la chanson
Les archers du roi,
ce texte évoque
la mémoire
de Roger Dion
(voir
Notre Gustave),
surveillant
général,
et de son collègue
Thomas,
alors maître
surveillant,
et qui lui
succédera
en 1934.



C'était pendant l'année dernière,
Bien avant la révolution,
Un jour - ce fut extraordinaire -
Je fus convoqué chez Lanson.
Il me dit : «Alors que toutes les turnes
Tout le jour sont à l'abandon,
Le soir, j'entends des bruits nocturnes
Qui troubulent Madame Lanson.

Dion, Dion, il faut que cela cesse !
Prends les empreintes des verrous,
Dusses-tu te faire botter les fesses,
Tu dois pouvoir entrer partout».

Je me suis mis en quête aussitôt
Et constituai ce trousseau.

Et depuis lors Dion et Thomas
Le long des turnes se glissent pas à pas,
Claquant des dents, ch... dans leur culotte,
Au bas du dos sentant déjà des bottes,
Serrant leur trou...sseau de clefs tremblotant,
Dans les couloirs, silencieusement,
Silencieusement, silencieusement.

Sous la férule tyrannique
Des commissaires de Meuvret,
Nous vivions avec la colique,
Et faillîmes perdre nos clefs
Mais Dieu voulut dans sa clémence
Que mon trousseau se conservât
Puis sa miséricorde immense
Nous a suscité Cambusat.

Sous ses ordres dans la bataille,
J'ai combattu comme un Dion,
Et j'ai balayé la racaille
Qui guidait la révolution.

Pour la première fois, de vrai,
L'Ecole reçut un coup de balai.

Et depuis lors Dion et Thomas
Le long des turnes ont repris leurs ébats,
Les chefs nous ont, en tête de l'Ecole
Mis comme con...trôleurs dont le rôle
Est d'être cu...rieux et clairvoyants
Et d'observer silencieusement,
Silencieusement, silencieusement.

Mais je vois que la dictature
Et la contre-révolution
Ne peuvent changer la nature :
Ecoutez-moi ces grands cochons !
D'ailleurs que voulez-vous qu'ils fassent
Quand pour toute distraction
Cambusat dans sa bonne grâce
Leur fait apprendre le Lanson.

C'est assommant, et je peux bien le dire,
Lanson n'est plus mon directeur,
Et je comprends qu'on préfère à le lire
Les débordements de... son coeur.

Mais à coup sûr, je ne devrais pas
Juger les ordres de Cambusat.

Car depuis lors Dion et Thomas
Suivent des ordres qu'ils ne comprennent pas.
Avertissons notre chef hiérarchique
Que des gens sou...pirants et spasmodiques
Sont en train de violer... ses beaux règlements.
Appelons-le silencieusement,
Silencieusement, silencieusement.



CHANSON DU BAL*

1928

Événement majeur de l'année, occasion de toutes les débauches, le bal ne pouvait être ignoré par la plume des chansonniers normaliens. Cette chanson a été composée par Etienne Fuzellier (promotion 1927), sur l'air
Les thés dansants.



Etienne Fuzellier

L'bal de l'Ecole fait parler d'elle,
Il lui donne tout l'air d'un ... gala,
Tout l'monde sait ça.
C'est pour ça qu'il attire beaucoup
Tous ceux qui veulent tirer ... profit
De leurs sorties.
Ce soir-là on peut circuler,
C'est plein d'types en train d's'en...ivrer
D'boissons variées.
Ecoutez aux turnes qui sont pleines
On n'entend que des bruits obs...curs
A cause des murs,
Ca j'en suis sûr.

Huit jours avant, à la Sorbonne,
Aux amphis des profs qui dé...vident
Des laïus vides
Les étudiants disent dès le matin
A leurs amies les p'tites... jeunes filles
De bonne famille
«Venez donc samedi soir au bal
Faire admirer votre trou...sseau
Le plus nouveau
J'vous f'rai voir la turne que j'habite
Et j'vous f'rai aussi voir ma... piaule
A tour de rôle
Ca s'ra très drôle.

L'soir du bal, du haut d'son balcon
L'Président souriait d'un air ... doux
S'tournant vers nous.
Les grosses dames, d'un air folichon
En dansant secouaient leurs ... colliers
Et leurs bracelets.
Quelques p'tites filles très en beauté,
Ayant envie de s'faire ... convier
A un souper,
Cherchaient toutes avant d'se r'tirer
Un gnouffard pour s'faire ... inviter
A y aller
L'bal terminé.

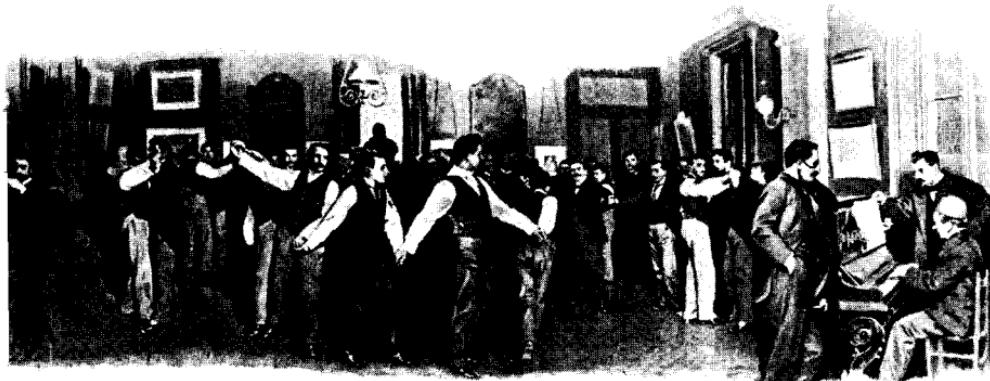
L'une d'elles à un tala très pieux
En passant avait pris la ... main
(Geste anodin)
Elle entraîna dans l'tourbillon
Le pauvre type qui suivait, l'air ... contraint
Ce démon mutin.
Parmi les couples ils se faufilent
Et dans un coin, crac, il l'en...lace
Sans bouger de place.
Le tala avoue : «ce rythme scandé
Lorsque j'veus tiens, me fait... regretter
D'si mal danser,
Vous m'excuserez».

Comme l'orchestre se mettait en branle
Elle lui dit «l'vendredi j'me... rends
Au cours de Durand.
L'latin m'excite, c'est fantastique,
Pendant tout le cours je m'ast...reins
A suivre très bien.
C'est comme ça que dès mon plus jeune âge
J'avais perdu mon ... habitude
De fuir l'étude.
A l'heure actuelle il est certain
Que j'ai déjà tout de l'a...gréée,
Qu'équ'vous voulez
C'est mon métier».

Elle ajouta d'un air aisé :
«Si vous désirez me ... revoir
Un peu le soir,
Emmenez-moi, vous serez convaincu
Que je possède un joli... don
De conversation.
Venez à mes pieds, mon ami,
J'adore me faire faire ... des aveux
Très amoureux.
Et c'que j'préfère, je le confesse,
C'est qu'on m'passe la main sur les ... cheveux
En faisant des yeux
Très langoureux».



L'tala, qui n'était pas une nouille,
Alla l'lendemain vider ... son cœur
Près de cette âme soeur.
Il fut ému jusques aux moelles
Quand il vit la jeune fille assise
Toujours exquise.
Mais le lendemain ce fut bien pis,
Il ne pouvait plus faire ... un pas
Etant trop las.
C'est comme ça, j'veus donne ma parole
Qu'on peut attraper... bien du mal
Le soir du bal
D'l'Ecole normale.



MENAGEZ-LA

1928

M'sieur François-Poncet
Et quéqu's hommes politiques
Nous firent, chacun sait,
Une visite publique.
Louvois arborait
Son sourire de grande tenue
Et dans son jus d'bienvenue
Vessiot s'désespérait,
Salle des Actes sur le seuil,
D'être obligé d'faire accueil :

«Ménagez-la, car elle n'est pas solide,
Pas solide pour deux sous.
Sa charpente, ses murs, sont fragiles comme tout
Et sa vieille carcasse craque de partout ;
A force d'entendre Bizard et Labriolle
Elle se gondole.
Un jour sera
Où tout ça, Messieurs, par terre se foutra
J'veus en prie, ménagez-la».

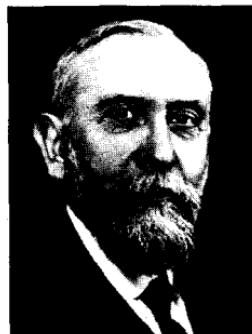
A la biblio
Etard en pleine forme
Sortit d'sous les fagots
Un boniment énorme :
«Dans cette maison
Comme de vraies marionnettes
En prestes pirouettes
Les bouquins font, font, font,
Trois p'tits tours et foutent le camp.
Cette boîte est louche, croyez m'en.

Ménagez la, car elle n'est pas solide,
Pas solide pour deux sous.
N'abusez pas : avec elle, soyez très doux
Il n'faut pas qu'on la secoue beaucoup ;
Faudrait très bien connaître le mécanisme
De cet organisme
Délicat
Aussi, par prudence, moi, je n'y touche pas.
Faites comme moi : ménagez-la».

Les différents problèmes de vieillissement de l'Ecole, de ses locaux et de ses administrateurs, sont évoqués à l'occasion de la visite d'André François-Poncet (promotion 1907), alors député de Paris. Ernest Vessiot était alors directeur, et Célestin Bouglé sous-directeur. Louvois avait succédé à Colbert dans l'Aquarium.



Ernest Vessiot



Célestin Bouglé

De bon appétit
Nos gens se mirent à table ;
Le Pot avait bâti
Un menu délectable.
Un convive gourmand
Dans une belle omelette
Voulut d'sa fourchette
Piquer imprudemment
Mais Ferdinand, plein d'rondeur
L'empêcha d'faire un malheur

«Ménagez-la, car elle n'est pas solide,
Pas solide pour deux sous.
C'est une mixture inédite d'oeufs du mois d'août,
D'un peu d'suif et de fromage mou ;
Le moindre choc, pour sûr, en corpuscules
Minuscules
L'effratera ;
Ce n'est que pour la vue qu'on vous l'a mise là,
J'vous en prie : ménagez-la».

Pour crier haro
Fallait une victime.
On s'en prit à Vessiot,
C'qui semblait légitime.
Mais alors Bouglé
S'offrit en sacrifice
Et réclama justice
Pour son chef bien-aimé.
«Prenez la tête de l'adjoint,
Mais la sienne n'y touchez point :

Ménagez-la, car elle n'est pas solide,
Pas solide pour deux sous.
Vu son grand âge, il ne serait pas bon du tout
D;brûler la chandelle par les deux bouts.
C'qu'il lui faut, c'est un p'tit boulot tranquille,
Pas de bile.
Ou sans ça
De plus en plus, sa pauv'santé baissera
J'vous en prie, ménagez-la».

Dès le surlendemain
On fut chez le ministre
Demander un coup de main
Pour parer au sinistre.
Herriot, gravement,
Dit : «Je vois votre affaire ;
Mais je ne puis rien faire
Du moins quant à présent.
Y ne me reste plus un radis,
Ma bourse est plate, je vous dis :

Ménagez-la, car elle n'est pas solide
Pas solide pour deux sous.
L'union nationale n'est pas rose, voyez-vous,
Et Poincaré ne me laisse rien du tout.
Quand j'avais lui demander un peu de galette,
Y rouspète
Faut voir ça,
Dans ma tabatière y a même plus de tabac.
Aïe, ma bourse, ménagez-la» !



CHANSONS DE SIMONE WEIL

1929

La revue de 1929 s'attaque de façon fort peu galante à «la petite Weil» (promotion 1928). Les deux chansons ci-dessous s'en prennent au manque de féminité de son physique peu attirant et à ses opinions politiques marquées. On raconte que ses camarades la fuyait dans les couloirs pour éviter d'avoir à signer les pétitions qu'elle brandissait constamment.



Simone Weil

Moi, si j'étais demoiselle ,
sur une chanson de Maurice Chevalier (non identifiée)

Les jeunes filles, habituellement,
Font tourner la tête aux jeunes gens ;
Comm'je regrette
D'n'en pouvoir faire autant !
Aux charmes de leurs jeunes appas
L'sexe fort ne résiste pas.
C'est vraiment bête
Que moi je n'en aie pas !
Aussi l'plus cher de tous mes voeux,
C'est d'être jeune fille, nom de Dieu !
Moi, si j'étais demoiselle
J'sédirais les Normaliens
J'leur ferais signer des libelles
Des pétitions jusqu'à demain.
Belle comme Cécile Sorel,
Héroïque comme Marty,
Moi, si j'étais demoiselle,
J'ferais la retape pour mon parti !

Pour recruter des adhérents
A un parti, c'est effarant
C'qu'il faut avoir
Comme tempérément !
J'n'ai encore séduit que Marcoux :
C'est très bien mais c'n'est pas beaucoup
Pour le grand soir
Faudra qu'j'en foute un coup !
Quell'barbe de m'donner tant d'mal
Pour ne récolter qu'peau de balle !

Ah ! si j'étais demoiselle,
Ca irait tout d'suite bien mieux,
Les types seraient moins rebelles
A mes coups d'oeil langoureux.
Y a quèqu'tapettes officielles
Mais leur nombre est limité...
Y a pas, faut que j'sois demoiselle,
Pour m'faire une majorité

Simona,
sur l'air de *Ramona*

Depuis le moment
Où je t'ai aimée, hélas, follement,
Je n'ai pas cessé
D'engueuler l'Ecole comme un insensé

Simona, j'ai fait un rêve merveilleux,
Simona, nous étions d'AF tous les deux
Nous allions tendrement
Casser la gueule à tous les talas
Et jamais deux amants
N'avaient été dans cet état-là ...
Simona, je pouvais alors me griser
De tes yeux, de ton parfum, de tes baisers !
Car le seul être que j'préfère à Léon Daudet,
Simona, Simona, c'est toi !



1. Camille Marcoux, promotion 1928.

JE DIS ÇA

1930

Cette chanson
exprime
toute la
diplomatie
avec laquelle
Vessiot,
successeur
de Lanson,
savait gérer
ses relations
avec les élèves.
Sur l'air de
On dit ça..



Dans mes rapports avec les élèves,
Mon principe est le suivant :
C'est qu'il ne faut pas briser leurs rêves
Trop vite ou trop brutallement.
Quand ils viennent me demander quelque chose,
Je refuse pour le présent
Mais je présente l'avenir en rose
Et ils marchent le plus souvent.
Les promesses, c'est pas coûteux
Je leur en fais tant qu'on en veut.

Je dis ça, je dis ça
Et le moment arrivé
Faudrait vraiment être empoté
Pour pas trouver à s'débiner.
Je dis ça, je dis ça
Sachant qu'de c'que j'ai juré
Y a pas une seule chose que j'ferai ;
Je promets, je promets, je promets.

Quand la commission du Pot rapplique
Pour m'dire que les oeufs pourris
Et le potage hydrothérapique
Flanquent toute le monde à l'infirmerie
J'leur dis : «très bien, faut pas vous en faire,
L'Economie est un salaud
C't'à moi qu'il aura à faire
Vive la France et mort au Pot !
Et vous aurez l'an prochain
Un monte-charge et un grille-pain».

Je dis ça, je dis ça
Et quand j'rencontre le Pot
Au lieu de l'traiter de salaud
J'partage le bénéf au galop.
Je dis ça, je dis ça
En fait de monte-charge et de grille-pain
Ils auront peau de balle et balai de crin.
Je dis ça, je dis ça, je dis ça.

Vous savez sans doute que l'Ecole
Sera fermée le soir du bal ;
Les gnouffards, croyez-moi sur parole,
Vont sûrement prendre ça très mal.
Ils vont me menacer d'faire la grève
Alors moi pour les calmer
Je promettrai aux élèves
Une garden-party au mois de mai.
Je leur offrirai mes salons
A titre de compensation.

J'dirai ça, j'dirai ça
Et puis quand viendra l'mois de mai,
L'engagement étant périmé,
J'les enverrai tous promener.
J'dirai ça, j'dirai ça
Et s'ils viennent sonner chez moi
J'leur ferai répondre que j'y suis pas ;
J'f'r'rai dire ça, j'f'r'rai dire ça, j'f'r'rai dire ça

Pour la terreur c'est la même tactique :
A l'occasion je leur fais
Des menaces si problématiques
Qu'elles n'se réalisent jamais.
Je parle de supprimer l'péculé
Et ils ne s'aperçoivent pas
Qu'c'est simplement ridicule
D'vouloir supprimer c'qui n'est pas.
J'affirme qu'on rétablira
La discipline d'autrefois.

Je dis ça, je dis ça
Et si ça s'realisait
vous comprenez, mon cher Bouglé,
Que je s'rais l'premier emmerdé.
Je dis ça, je dis ça
Et l'plus fort, c'est qu'y a des culs
Qu'arrivent à en être convaincus
Quand j'dis ça, quand j'dis ça, quand j'dis ça.



Mais à force d'appliquer ces principes
Ce qu'il y a d'embêtant, ma foi,
C'est que les Normaliens me le chipent
Et s'en servent contre moi.
Je leur dis l'autre jour : «Dans votre Revue,
Ne dites pas qu'Monsieur Lanson,
(La chose n'étant pas connue)
Est venu r'prendre son médaillon».«
Ils m'ont juré aussitôt
Qu'ils n'en diraient pas un mot.

Ils disent ça, ils disent ça ;
Sans vouloir les soupçonner
Ces salauds en parleraient
Que ça n'm'étonnerait qu'à moitié.
Ils disent ça, ils disent ça
Et s'ils prennent modèle sur moi
La R'vue ne parlera que d'ça ;
Ils disent ça, ils disent ça, ils disent ça.



CHANSON DE BOUGLE

1935

Quand tout renaît à l'espérance
Et que Meuvret est dictateur,
Quand vous, l'élite de la France,
Vous réclamiez un directeur,
Sevrant les tribus primitives
Des semences de mon amour,
J'en fais l'offrande définitive
Aux chers Conscrits de ce divin séjour.

Quand j'étais en Polynésie
Et que j'initialis les Papous
Aux bienfaits de la sociologie
En cataloguant leurs tabous,
En visitant chaque cahute
Je me disais : « De ce séjour
Il va falloir me tirer des flûtes
Et revenir à la rue d'Ulm un jour ».

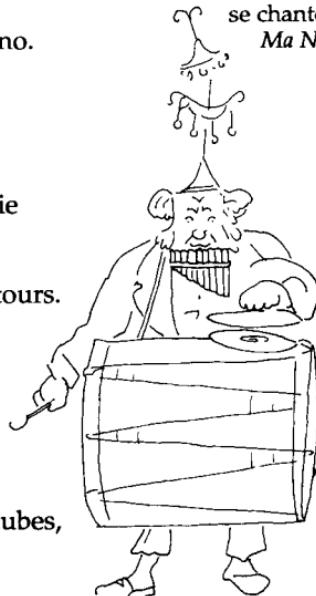
J'ai visité Pékin, Shanghai,
Interviewé le Grand Lama,
Pissé le long de la Grande Muraille,
Escaladé l'Fuji-Yama,
Dans les bras des mousmés nippones,
Je songeais à ma dactylo.
Si je retourne à la Sorbonne,
Faudra que je lui rapporte un kimono.

Au pays de la démocratie,
Du régime sec et du dollar,
Je faillis prendre la pépie,
Je perdis la moitié de mon lard.
Chez les squaws de la grande prairie
Je goûtais d'épuisantes amours,
Ca m'a dégonflé en partie,
Le Pot me refera de séduisants contours.

Daignez accepter mes services :
Je suis moins abruti que Lanson,
Et pour refaire le tennis
J'irai mendier des subventions.
Je nettoierai le boyau des Cubes,
Je dessaoûlerai Ferdinand,
Ferai rendre leurs livres aux Archicubes,
Et le Pot paiera plus régulièrement.

En 1935,
Célestin Bouglé,
jusqu'alors
sous-directeur,
succède
à Vessiot
à la tête
de l'Ecole.
Il occupera
ce poste
jusqu'en 1940.
Grand voyageur,
Bouglé
voulait ouvrir
l'Ecole
sur le monde
et « aimait
en particulier
conduire
des équipes
de Normaliens
dans les pays
les plus lointains »
(Livre d'Or,
p. 149).

Ce texte
se chante sur l'air
Ma Normandie.



LA CHANSON DES KHANULARS

vers 1935

Sur l'air de
Une revue officielle (1895),
cette chanson fut composée sous le règne de Célestin Bouglé, quand Bruhat était sous-directeur. Elle donne un aperçu des principaux éléments du folklore normalien en vigueur avant-guerre, à l'époque où les élèves mécontents du repas offert s'écriait en choeur «Quel Khon au Pot» ou «Mort au Pot».

L'directeur dit à Delorme
«Convoquez-moi les Caciques
L'Ecole s'endort, un peu morne,
Ca devient mélancolique.
Plus de Khanulars, plus de Mort au Pot !
Personne sur les toits, plus de bombes à eau,
Plus d'air de phono, le soir dans les turnes,
Rien ne vient troubler le repos nocturne.
Mais, nom d'un pétard ! Pour chasser l'cafard Il faudrait nous faire quelques Khanulars».

Les Caciques furent réunis
Et Bouglé, d'une voix forte
Leur dit : Bonjour mes amis,
Entrez, et fermez la porte.
Vous savez pourquoi j'veux fais venir ici :
Monsieur Delorme, je crois, vous l'a déjà dit.
S'il n'veus l'a pas dit, je vous le répète,
Dans notre vieille école, je trouve qu'on s'embête.
Mais, nom d'un pétard ! Faut chasser l'cafard, Tâchez donc de faire quelques Khanulars !

Vous pouvez khanuler tout,
Ici il n'y a pas d'censure
Mais des Khanulars bon goût,
Faut pas dépasser la mesure.
Ainsi vous devez laisser en repos
Gallet et Mornet, Etard et le Pot
L'administration, faut qu'on la vénère,
Quant au directeur, c'est tout comme votre père.
Mais cela mis à part, pour chasser l'cafard,
Vous pouvez nous faire de beaux Khanulars !

J'oubliais Monsieur Bruhat,
Mais ça n'a pas d'importance,
Il est sur le même pied que moi,
Entre nous pas de différence.
N'allez pas non plus forcer un caveau,
Pour barbaliser une centaine de brocs,
Privant les sourds-muets de cette prébende
Pour dans les gouttières s'en faire une guirlande.
Mais cela mis à part, pour chasser le cafard,
Il vous reste à faire de beaux Khanulars !

Gardez-vous de khanuler
Les professeurs en Sorbonne,
A minuit d'les réveiller
Par un coup de téléphone.
Surtout respectez Monsieur Paul Etard ;
Ne révélez pas qu'Meuvret l'fait cornard
En organisant quelques parties fines
Avec la plus belle des laborantines.
Laissez Paul Etard, mais ça mis à part
Il vous reste à faire de beaux Khanulars !

Pour ce qui est du matériel,
Vos astuces ne sont pas fortes :
C'est pas très spirituel
D'enlever une nuit toutes les portes.
Ne retirez pas de la cave des bancs,
Pour les entasser chez les caïmans :
Car dorénavant, s'il y a de la casse,
Je devrai songer à créer la masse ;
Cela mis à part, pour chasser l'cafard
Il vous reste à faire de beaux Khanulars !

N'mettez pas chez les Talas
D'inscriptions pas catholiques,
Vous nous attireriez pas
D'incident diplomatique.
N'allez pas non plus, ce serait trop d'astuce,
Sur les plâtres peindre en or des phallus :
C'est faire trop d'honneur aux parties obscènes
Que d'les démasquer avec tant d'sans-gêne.
Cela mis à part, pour chasser l'cafard,
Il vous reste à faire de beaux Khanulars !

Si j'veux donne tous ces conseils,
C'est l'fruit d'une vieille expérience,
Ouvrez donc bien vos oreilles,
Vous pouvez avoir confiance,
Car lorsqu'il s'agit de vous khanuler,
L'administration n'peut être égalée,
On vous a toujours par de bonnes paroles,
Avec les crédits de la nouvelle Ecole.
On vous dit : «Plus tard vous serez richards !»
Mais en attendant, quel beau Khanular !



En 1926,
Paul Etard
(promotion 1905)
et Jean Meuvret
(promotion 1922)
succéderont
en tant que
bibliothécaires
à Lucien Herr et
à Marcel Déat.
Voir aussi
*Regrets de
Meuvret et Tout
va très bien.*

LES QUATRE SÉVRIENNES*

1937

En 1937, à quoi
pensent les
Normaliens ?
Encore aux femmes,
et ils leurs consacrent
même la revue
de l'année,
«L'Ecole des Femmes,
revue gaillarde
en trois actes».
Entre autres refrains
guillerets,
on trouve notamment
celui-ci, qui évoque
les aventures de
Pierre-Henri Petitbon,
promotion 1929,
professeur
de Lettres de
1934 à 1936, et
maître-surveillant
de 1936 à 1940,
époque où Thomas
était surveillant
général.
Sur l'air de
jeanneton
prend sa faufile.

Quatre Sévriennes dans l'Ecole
Larurette, larirette
Quatre Sévriennes dans l'Ecole
S'promenaient d'un air folichon (bis).

En faisant l'Ecole, elles rencontrent
Larurette, larirette
En faisant l'Ecole, elles rencontrent
Pi-erre Henri Petitbon (bis).

Quel beau gosse, dit la première
Larurette, larirette
Quel beau gosse, dit la première
Il a tout d'un greluchon (bis).

En l'entendant, Henri-Pierre
Larurette, larirette
En l'entendant, Henri-Pierre
S'met à sourire d'un air con (bis).

La seconde, moins timide
Larurette, larirette
La seconde, moins timide,
Joue de l'oeil d'un air fripon (bis).

Petitbon, voyant l'oeillade
Larurette, larirette
Petitbon, voyant l'oeillade
Par une oeillade répond (bis).

La troisième, incandescente,
Larurette, larirette
La troisième, incandescente,
L'embrasse sur le menton (bis).

Petitbon qui s'émoustille
Larurette, larirette
Petitbon qui s'émoustille
Tombe alors le pantalon (bis).

Ce que fit la quatrième
Lariette, lariette
Ce que fit la quatrième
N'est pas dit dans la chanson (bis).

Si Thomas l'savait, Mesdames
Lariette, lariette
Si Thomas l'savait, Mesdames,
Comme il plaindrat Petitbon (bis).



Attention :
il ne faut pas
confondre
Sévrienne et
Normalienne.
La différence
est clairement
expliquée
dans *Rue d'Ulm*,
d'Alain Peyrefitte.

Avant la mixité,
on appelait
Normalienne
la compagne
d'un Normalien,
jeune femme
forcément
charmantne
«par opposition
à Sévrienne».

Et voici
la définition
du mot Sévrienne :
«Voudrait se faire
passer pour
l'homologue
de Normalien.

En fait,
espèce hybride
et indéfinissable».

TOUT VA TRES BIEN*

1937

Sur l'air
de la célèbre
chanson
Tout va très bien,
madame la marquise
de Paul Misraki,
immortalisée
par Ray Ventura
et ses Collégiens,
voici une chanson
qui dément
l'indifférence
de ceux
qui nous gouvernent
pour notre Ecole.
Albert Lebrun,
président de la
République,
Edouard Herriot
(promotion 1891),
président du Conseil,
et Georges Mandel,
ancien ministre,
se penchent
tour à tour
sur le sort
des élèves.



90

Lebrun :

Eh bien, jeune homme, quelle nouvelle
Etes-vous venu nous annoncer ?
L'Ecole normale, comment va-t-elle ?
Renseignez-nous sans plus tarder !

Le Normalien :

Tout va très bien, à l'Ecole normale,
Tout va très bien, tout va très bien !
Evidemment, on y bouffe plutôt mal,
Et pas assez, mais ça n'fait rien !
L'poisson pourri, les viandes fades,
Et l'estomac en marmelade,
Mais à part ça, à l'Ecole normale,
Tout va très bien, tout va très bien.

Herriot :

Eh bien, jeune homme, toutes ces nouvelles
Sont faites pour me rassurer.
Mais l'administration est-elle
Aussi bonne que par le passé ?

Le Normalien :

Rassurez-vous, à l'Ecole normale,
Tout va très bien, tout va très bien.
On pourrait être un peu plus libéral,
Nous foutre la paix, mais ça n'fait rien !
Les caïmans nous espionnent,
On nous supprime le téléphone,
Mais à part ça, à l'Ecole normale,
Tout va très bien, tout va très bien.

Mandel :

Voilà d'excellentes nouvelles !
Je n'ai jamais mieux travaillé,
Je vous le jure, foi de Mandel,
N'avez-vous rien à ajouter ?

Le Normalien :

Non, vraiment rien, A l'Ecole normale
Tout va si bien, tout va si bien !
La bibliothèque est toujours aussi sale,
Y a du désordre, on n'y fout rien.
Etard, Meuvret, les Archicubes,
Matin, soir déconnnent à plein tube !
Mais à part ça, à l'Ecole normale
Tout va très bien, tout va très bien.



Albert Lebrun et Léon Bertrand

En 1926, Paul Etard (promotion 1905) et Jean Meuvret (promotion 1922) succédèrent en tant que bibliothécaires à Lucien Herr et à Marcel Déat.
Voir aussi *Regrets de Meuvret*.

CHANSON DE PAUPHILET

1939

Albert Pauphilet,
promotion 1905,
professeur
de littérature
française
du Moyen Age
à la Sorbonne,
sera directeur
de 1944 à 1948.
Ce texte se chante
d'abord sur l'air
de *Prosper,*
Yop la boum,
succès de
Maurice Chevalier,
puis sur
La Chapelle au
Clair de Lune.



Albert Pauphilet

Quand on me voit entrer tout fier
A l'Ecole normale
Avec mon beau petit chapeau vert
Et ma martingale,
J'suis comme Adolphe Menjou
Et pas rassurant du tout :
Pas besoin d'être calé
Pour exercer mon métier !

Albert, pô fi boum !
J'suis l'cheri des jeunes personnes,
Albert, pô fi boum !
Je suis le roi de la Sorbonne !
Comme j'ai toujours la flemme,
Je n'fais jamais rien moi-même,
Mon cours est le même !
Et de décembre à janvier,
Sans jamais me fatiguer,
J'fais mon p'tit métier !
Chaque jour,
Oui, chaque jour,
De ma chaire professorale,
L'amour,
Oui, l'amour
Fait l'sujet de mes batals !
J'arrive toujours en retard,
Avant la fin d'l'heure je pars,
J'me fous du scandale ;
En somme j'ai tout du gangster,
Pô fi boum, Albert !

A genoux devant ma science,
Devant mon habileté,
Toute-puissante ignorance
Qui pipe les dés !
Gardons mes secrets en l'âme
Pour triompher aisément
Près des hommes, près des femmes,
Inlassablement !
Quand mes joues seront fanées,
Que mon esprit sera lourd,
Et ma science méprisée,
Moi, je redirai toujours :
O Normaliens, ma science
Vous a tous vaincus un jour,
Car il faut de l'expérience
Pour parler d'amour !



PORTRAIT DE L'ARCHICUBE

1939

Il vient toujours
trop tôt,
le moment
douloureux
où l'on quitte
à regrets
les vieux murs
de l'Ecole.
On devient
Archicube,
on ne va
plus au Pot ;
plus de cours,
plus de bal,
et plus
de khanulars !
Ce texte ,
qui rappelle
*Le Petit
Normalien*,
se chante
sur l'air
Paulette,
toujours
très honnête.



Je vais donc vous raconter l'histoire
Oh, fort morale en vérité,
De l'Archicube peu notoire
Qui choisit l'U, l'U, l'Université.
C'est un garçon pas trop bête,
Toujours très honnête,
Toujours comme il faut,
Il rumine dans sa tête
Des rêves d'amour et de gros lot !

Dans une ville d'Armorique,
Toujours romantique,
Toujours comme il faut,
Il fait un mariage classique
Et un voyage au Lido.
A sa femme il fait des compliments,
Puis des serments,
Puis des enfants.
Il compose laborieusement
Des discours de prix excellents.
Et la thèse qu'il a faite,
Elle aussi honnête,
Toujours comme il faut,
N'est pas jugée assez bête,
Et il reste à Landernau !

Comme la plupart de ses collègues,
Il devient un peu bégue,
Toujours comme il faut,
Il évoque le temps de l'agreg
Et relit Victor Hugo.
De Paris il vient voir les biblias,
La Nationale
Et l'Arsenal,
Ici même, sans fiches, il se régale
Des auteurs d'agreg et de certals !
Il se prépare à la retraite,
Toujours très honnête,
Toujours comme il faut,
Il pratique la trottinette
Lorsque le temps est au beau !

Il suit les soutenances de thèses,
Toujours très à l'aise,
Toujours comme il faut,
De peur de devenir obèse,
Il prend chaque jour le métro ;
Il va aux séances d'académie,
Retrouver ses amis,
Et fait de l'esprit,
Il engage ses gosses à la même vie,
Car il n'a pas encore compris !
Il ne rêve plus aux sylphides,
Toujours plus timide,
Toujours comme il faut,
Et voilà, Conscrit candide,
Ce que c'est d'être sans défaut !



EDOUARD HERRIOT de JANEIRO

1949

C'est sur
Edouard Herriot,
dont
un fragment
du discours
à la manière
de Brunetière
figurait
en introduction,
que se ferme
ce recueil.
Cet hommage
à un Archicube
célèbre
se chantait
sur l'air du
Général
Castagnetas.



Au lieu de chansonnier Tapié,
Dupont, Prigent ou Chapouthier,
Nous avons dit à notre muse :
«Paulo Majora Canamus.»

Après avoir cherché longtemps
On a trouvé finalement
Un célèbre politicien
Dont on dit chez les Brésiliens :
C'est le plus gros des hommes politiques,
Edouard Herriot de Janeiro,
On ne parle que de lui en Amérique,
Il est le chef des Radicos.

Il a un ventre comme ça
Et une pipe comme ça
Qui fait plus de fumée là-bas
Que les volcans d'Aconcagua.

Mais
C'est le plus gros des hommes politiques,
Edouard Herriot de Janeiro.

Quand il était tout bambino
Il était fort en latino
Et mettait l'ablatif en O
Quand c'était pas la question quo.
L'évêque lui disait : «Il faut
Entrer dans oun séminario.
Mais ça lui plaisait pas trop,
Les vêtements sacerdotaux.

Il préférait les écoles laïques,
Edouard Herriot de Janeiro,
Car il avait l'esprit démocratique
Enraciné dans le cerveau.

Il se fit remarquer bientôt
Par un inspecteur générero
Qui le fit entrer subito
A l'Ecole normale de Rio.

Mais
C'était vraiment un type fantastique
Edouard Herriot de Janeiro.

Quand il sortit d'l'Ecole normale
Agrégé dans un rang pas mal,
Il fut pas prof à Lakanal
«Mais conseiller municipal».

Ca peut vous paraître pas vrai
Mais c'est facile à expliquer :
Au ministère de Rio
Il n'y avait pas de Monod
(Y avait pas de Donzelot
Et pas d'engagements décennaux)

Il mérita si bien de sa patrie,
Edouard Herriot de Janeiro,
Qu'on le nomma membre de l'Académie
Pour faire le dictionnario.

Il avait un chapeau corné
Avec dessus du poil frisé
Et oun costume si couvert d'or
Qu'il semblait oun toréador.

Mais
C'était vraiment un type fantastique,
Edouard Herriot de Janeiro.



Edouard Herriot

INDEX

(ordre chronologique)

- 1850 Le vieux morpion
1869 Poème des Conscrits*
1870 Le deux décembre
1875 Couplets de Goelzer
1877 L'Evêque de Marseille
1888 Boulanger et les Cubes
1890 Tribulations d'un gnouf
1892 Couplets du Clou*
Les chauvineries de Colbert*
Mazarinades
Les petits papiers d'un homme
de lettres
1893 Le baiser
1895 Histoire vraie*
Crédits du centenaire*
Une revue officielle*
Futurs grands hommes*
1903 Le petit normalien*
1905 Youp-youp*
1906 Les lamentations de Dupuy
Couplets de Herr*
1907 Chanson du Clou
L'interne national*
1908 Poème des Carrés et des Cubes
Au Cours de Monsieur Gallois
1911 Couplets de Taine
1912 Chanson de Bergson*
1920 Finances de Lanson*
Chanson de de Messières

- 1925 Chanson du Pot
- 1926 L'Ecole fait ses adieux au citoyen
Marcel Déat
- Notre Gustave*
- Le youp-youp de Lanson
- 1927 Regrets de Meuvret*
- Complainte du capitaine
Cambusat
- Chanson de M^{lle} Jacotin*
- Ah, les beaux jours de l'école !*
- 1928 Dion et Thomas
- Chanson du bal*
- Ménagez-la
- 1929 Chansons de Simone Weil :
- moi si j'étais demoiselle
- Simona
- 1930 Je dis ça
- 1935 Chanson de Bouglé
- Chanson des khanulars
- 1937 Les quatre Sévriennes*
- Tout va très bien*
- 1939 Chanson de Pauphilet
- Portrait de l'Archicube
- 1949 Edouard Herriot de Janeiro

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Programme de la Société des Concerts de l'Ecole normale, 1845. <i>Livre du Centenaire.</i>	5
Programme du Bal du 23 avril 1895.	10
Edmond About vers 1860. <i>Phot. Nadar. Revue encyclopédique du 15 avril 1895.</i>	13
Promotion 1869 Lettres.	14 et 16
Gaston Charon, dit Jean Nocher, déguisé en ballerine, revue 1931.	15
Fustel de Coulanges. <i>Livre du Centenaire.</i>	17
Partition de la «Complainte de Fualdès», musique de Lemière de Corvey (extrait de J.B. Weckerlin, <i>Chansons populaires du pays de France</i> , Paris, Hengel, 1903).	17
Revue 1922. <i>Collection particulière.</i>	18
Revue 1926 «A l'ombre des vieilles billes en fleurs».	19
Michelle, Directeur de l'École de 1850 à 1857. <i>Livre du Centenaire.</i>	20
Paul Dupuy, promotion 1876 Lettres.	21
Élèves déguisés en séminaristes dans la Cour Pasteur. Canular des soutanes, février 1948. <i>Collection particulière.</i>	22
Elève de l'École normale en 1848 (extrait de : Louis Rousselet, <i>Nos grandes écoles militaires et civiles</i> , Paris, Hachette 1888).	23
L'Aquarium en 1920. <i>Phot. E. Vallois.</i>	24 et 34
«Louvois et Pluton». <i>Revue illustrée du 15 avril 1895.</i>	25
Georges Perrot dans le Cabinet du Directeur. <i>Illustration du 20 avril 1895.</i>	26
Le Professeur La Coulonche. Caricature de Rocton, 1874.	27
M ^{lle} Rouvière, 1 ^{re} normalienne, promotion 1910 S. <i>Phot. Roger Viollet.</i>	28
Programme de la revue de 1898.	29
Chambre d'élève, 3 ^e année, Lettres. <i>Phot. Gerschel, Revue encyclopédique du 15 avril 1895.</i>	30

Le bal en 1951 dans le Laboratoire de chimie. <i>Collection particulière.</i>	31
Promotion 1895 Lettres. <i>Phot. Pierre Petit.</i>	32
A la pêche dans le bassin aux Ernests. <i>Collection particulière.</i>	33
Quelques organisateurs de la revue du Centenaire. <i>Revue illustrée du 15 avril 1895.</i>	35
Répétition de la revue du Centenaire. <i>Illustration du 20 avril 1895.</i>	36
Georges Remords, revue 1931. <i>Collection particulière.</i>	37
Canularium de novembre 1884. <i>Collection particulière.</i>	38
Le réveil. <i>Revue illustrée du 15 avril 1895.</i>	39
Turne de 3 ^e année. <i>Illustration du 20 avril 1895.</i>	40
Ernest Lavisse. <i>Phot. Manuel.</i> 1913.	41
L'heure du café. <i>Illustration du 20 avril 1895.</i>	42
Gustave Lanson en 1905. <i>Phot. Gerschel.</i>	43
Paul Dupuy.	45
Lucien Herr dans la Cour aux Ernests. <i>Collection particulière.</i>	46
La Bibliothèque. <i>Illustration du 20 avril 1895.</i>	47
Lucien Herr et Paul Dupuy. Administration 1920-21. <i>Phot. E. Vallois.</i>	49
Le Réfectoire. <i>Revue illustrée du 15 avril 1895.</i>	50
Programme de la fête du Centenaire.	51
Hippolyte Taine.	52
Henri Bergson (extrait promotion 1878 Lettres).	53
La cour d'entrée. <i>Illustration du 20 avril 1895.</i>	55
René Escande de Messières, photo extraite de la promotion 1920. <i>Phot. E. Vallois.</i>	56
Revue 1926, «A l'ombre des vieilles billes en fleurs».	57

Le Réfectoire. <i>Illustration du 20 avril 1895.</i>	59
Marcel Déat (extrait de: Marcel Déat, <i>Mémoires politiques</i> , Paris, Denoël, 1989).	61
Mariage de Roger Dion ; dans le cortège, G. Lanson. <i>Collection particulière.</i>	62
Revue des élèves, 1923 ? <i>Collection particulière.</i>	63
Jean-Paul Sartre en 1924.	64
L'administration, 1927-1928. <i>Phot. David et Vallois.</i>	65
Promotion 1926 S, M ^{le} Jacotin. <i>Phot. David et Vallois.</i>	66
Elève de l'Ecole normale en tenue militaire (extrait de : Louis Rousselet, <i>Nos grandes écoles militaires et civiles, Paris</i> , Hachette 1888.	69
Paul Etard.	71
Carte d'élève de l'École de Roger Dion. <i>Collection particulière.</i>	73
Etienne Fuzellier en 1927.	74
Un «bal blanc» à l'École. <i>Revue illustrée du 15 avril 1895.</i>	75
Une soirée dansante dans la Salle des Actes. <i>Illustration du 20 avril 1895.</i>	76
Ernest Vessiot (extrait de l'Administration 1927). <i>Phot. David et Vallois.</i>	77
Célestin Bouglé.	78
Louvois, le veilleur, dans l'escalier de la Direction. <i>Illustration du 20 avril 1895.</i>	79
Simone Weil.	80
Revue de 1922 «En Maurettanie».	81
Revue de 1924 «Le Paradis à l'ombre des balais».	82
Garden-party sur la terrasse du Laboratoire de physique. <i>Phot. Georges Goudet, promotion 1932 S.</i>	83
Revue 1920. «Un Clou chasse l'autre». Scène des fournisseurs. <i>Collection particulière.</i>	84
Quatre élèves de la promotion 1928 S sur les toits. <i>Collection Magnier-Ostenc.</i>	87

Bal costumé à Sèvres. <i>Archives de l'Association des anciennes élèves de l'École Normale Supérieure de Jeunes Filles.</i>	89
Léon Bertrand et Albert Lebrun dans la salle de conférences du Laboratoire de géologie, 1937. <i>Photo Safra.</i>	91
Albert Pauphilet.	92
Musique dans la thurne d'Alain Touren, 1947. <i>Collection particulière.</i>	93
Le grammairien (gravure de E. Moreau-Nélaton).	94
Programme de la revue de 1937 «L'École des femmes».	95
Edouard Herriot. <i>Phot. Roger Viollet.</i>	97

Document de couverture :

Gaston Charon, dit Jean Nocher, déguisé en ballerine, revue 1931.
Document Bibliothèque ENS.

Note : Sauf indication contraire, tous les documents iconographiques sont conservés à la Bibliothèque de l'École normale supérieure.

Tous les dessins au trait illustrant les pages 44, 48, 54, 67, 70, 72, 85, 90, 96 sont de Guy Lecuyot, d'après le programme de la Société des Concerts de l'École normale, *Livre du Centenaire..*

Photogravure et mise en page
Antenne graphique du CNRS
à l'Ecole normale supérieure



*Futurs grands hommes**

1895

En somme, nous sommes
Tous de futurs grands hommes.
Y a rien de plus fin, d'plus bien qu'un Normalien.
Mais quand nos chers maîtres ont tellement
De génie ou de talent
Y a rien vraiment d'surprenant
Qu'on soit tous des types épatants.

Textes des chansons
recueillis, présentés par Laurent Bury.

Prix : 60 f

ISBN 2-7288-0197-5